

Zeitschrift: Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber: Société d'études en matière d'histoire économique
Band: 4 (1958)

Artikel: Jean-Jacques Mercier-Marcel (1826-1903), Gustave Naville-Neher (1848-1929), René Thury (1860-1938), Maurice Guigoz (1868-1919)
Autor: Mestral, Aymon de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1091200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

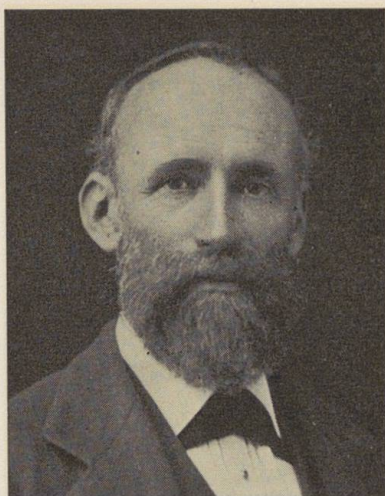
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pionniers suisses de l'économie et de la technique

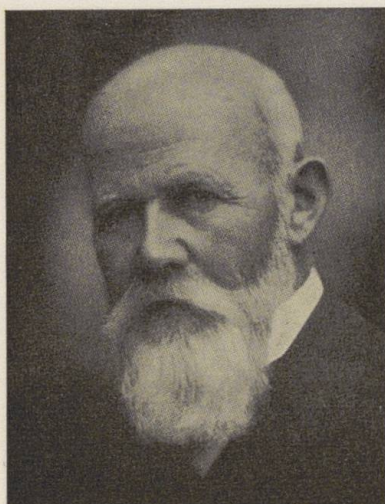
J.-J. MERCIER



G. NAVILLE



RENÉ THURY



M. GUIGOZ



4

EDITIONS PIERRE BOILLAT, BIENNE

EDITEUR

INSTITUT DE RECHERCHES ECONOMIQUES

PIONNIERS SUISSES
DE L'ECONOMIE
ET DE LA TECHNIQUE

Une série de biographies — richement
illustrées — de personnalités marquantes
de l'économie suisse.

Ont paru en langue française:

Cahier 1

Philippe Suchard (1797—1884)

Cahier 2

Daniel JeanRichard (1672—1741)

Cahier 3

*Daniel Peter (1836—1919), Théodore
Turrettini (1845—1916), Edouard Sandoz
(1853—1928), Henri Cornaz (1869—1948)*

Cahier 4

*J.-J. Mercier (1826—1903), Gustave Na-
ville (1848—1929), René Thury (1860 à
1938), Maurice Guigoz (1868—1919)*

Ont paru en langue allemande:

Cahier 1

Philipp Suchard (1797—1884)

Cahier 2

*J. J. Sulzer-Neuffert (1782—1853)
Henri Nestlé (1814—1890)
Rudolf Stehli-Hausheer (1816—1884)
C. F. Bally (1821—1899)
Joh. Rud. Geigy-Merian (1830—1917)*

Cahier 3

Johann Jakob Leu (1689—1768)

Cahier 4

Alfred Escher (1819—1882)

Cahier 5

Daniel JeanRichard (1672—1741)

Cahier 6

*Hans Caspar Escher (1775—1859), Fran-
çois-Louis Cailler (1796—1852), Salomon
Volkart (1816—1893) et Franz Josef
Bucher-Durrer (1834—1906)*

Cahier 7

*Georg Ph. Heberlein (1805—1888), Joh.
Conrad Widmer (1818—1903), Daniel
Peter (1836—1919), P. E. Huber-Werd-
müller (1836—1915), Eduard Sandoz
(1853—1928)*

Cahier 8

*Prof. Walter Wyssling (1862—1945), Dr.
Albert Wander (1867—1950), Henri Cor-
naz (1869—1948)*

Prix de vente: Chaque volume sFr. 6.—

Pionniers suisses de l'économie et de la technique

4

Pionniers suisses
de l'économie et de la technique

4

Aymon de Mestral

JEAN-JACQUES MERCIER-MARCEL

1826—1903

GUSTAVE NAVILLE-NEHER

1848—1929

RENÉ THURY

1860—1938

MAURICE GUIGOZ

1868—1919

Editeurs
Institut de recherches économiques
Zurich 1958

Editions Pierre Boillat, Bienne

Edité par l'Institut de recherches économiques:
Dr Hans Rudolf Schmid, Jenatschstrasse 6, Zurich 27
Maquette: Otto Schmitt, Zurich
Imprimerie: AG. Buchdruckerei Wetzikon
Copyright 1958 by Institut de recherches économiques
Editions Pierre Boillat, Bienne

TABLE DES MATIERES

Jean-Jacques Mercier-Marcel (1826—1903)

Maître-tanneur, créateur du funiculaire Lausanne—Ouchy,
animateur du développement économique de Lausanne 9

Gustave Naville-Neher (1848—1929)

Pionnier de l'industrie métallurgique et de l'aluminium 31

René Thury (1860—1938)

Inventeur remarquable et pionnier de l'industrie électrique . . . 49

Maurice Guigoz (1868—1919)

Créateur du lait en poudre Guigoz pour les enfants 69

JEAN-JACQUES MERCIER-MARCEL

1826—1903

A Lausanne, les hommes qui ont marqué dans les annales de la cité ou porté au loin le renom du Pays de Vaud possèdent en général leur statue en marbre ou en bronze, comme le Major Davel, Louis Ruchonnet ou Alexandre Vinet. D'autres, comme le naturaliste Louis Agassiz, l'ingénieur Pichard, le général Jomini, le poète-historien Juste Olivier, Gabriel de Rumine, le philosophe Charles Secretan ou le Général Guisan se contentent du parrainage d'une avenue. Parmi ces candidats à l'immortalité communale ou régionale, Jean-Jacques Mercier, troisième du nom, occupe une place à part.

Ce maître-tanneur, propriétaire et philanthrope, l'un des artisans du développement économique de Lausanne dans la seconde moitié du siècle dernier, n'a pas seulement donné son nom à une avenue reliant Montbenon à la Place de la Gare du Flon. Soit dit en passant, la promenade publique située à l'est de la Ville est due à l'initiative de son fils, M. J. J. Mercier de Molin, qui a contribué à sa création par un don important fait en souvenir de son père. Partout, au cœur, comme à la périphérie de la cité, on retrouve les traces de son activité créatrice, car, entre les mains de cet homme d'affaires, tout s'enchaîne et grandit. Malgré des circonstances extérieures défavorables, ce pionnier dynamique et clairvoyant s'est imposé par sa force de caractère, la sûreté de son coup d'œil et sa haute conception de l'intérêt général.

Au moment où le jeune Jean-Jacques Mercier entre dans la vie pratique, le Canton de Vaud, qui sommeillait un peu sous la houlette d'un gouvernement libéral comprenant des hommes distingués et bien-pensants, mais sans attaches populaires, est tiré de sa somnolence par de nouveaux bergers. Ceux-ci impriment un rythme et un ton nouveaux à la vie politique du pays. C'était au temps où la fermeture des couvents en Argovie et la décision du gouvernement lucernois de confier l'enseignement secondaire aux

membres de la Compagnie de Jésus avaient mis le feu aux poudres en Suisse et déchaîné les passions partisans et confessionnelles. Partagé entre le désir de respecter le principe de la souveraineté cantonale de Lucerne et la crainte des trente-deux mille pétitionnaires vaudois qui réclamaient l'abolition du rappel des Jésuites, le gouvernement vaudois, abandonné par les milices, démissionne sans gloire devant l'émeute populaire lausannoise. Cette révolution pacifique de 1845 marque un tournant dans l'histoire vaudoise.

Le nouveau gouvernement, d'obédience radicale, est composé d'hommes résolus et bons manœuvriers, comme Druey, Delarageaz et Eytel. Partisans du principe de la souveraineté populaire et profondément imbus de l'autorité de l'Etat, les nouveaux venus favorisent la majorité paysanne, dont l'influence éclipse celle des petites villes du canton. Mais, malheur à qui leur résiste ! L'Eglise et l'Académie ne devaient pas tarder à en faire l'expérience. Pour avoir refusé de lire du haut de la chaire, au mois d'août, une proclamation du Conseil d'Etat, qui exaltait la révolution de février 1845 et recommandait aux électeurs d'adopter la nouvelle constitution cantonale, une quarantaine de pasteurs sont mis à pied, comme de simples fonctionnaires récalcitrants. Là-dessus, une centaine d'autres ecclésiastiques donnent leur démission, par esprit de solidarité avec leurs collègues. Sûr par avance de la docilité des Vaudois, qui nourrissent peu de sympathie pour les non-conformistes, quels qu'ils soient, le Gouvernement tient bon et destitue même la quasi totalité des professeurs de l'Académie de Lausanne, suspects à ses yeux d'indépendance vis-à-vis du pouvoir. Sous ce régime autoritaire, la victoire matérielle reste acquise au gouvernement ; mais son intervention assez brutale provoque indirectement la création de deux foyers de vie spirituelle et d'esprit d'indépendance : l'Eglise libre d'une part et le Collège Gaillard d'autre part, qui devaient jouer un rôle utile dans l'évolution du canton.

Avec le temps, le torrent radical s'assagit et rallie peu à peu la majorité des citoyens, malgré la politique de coups d'épingle et de bâtons dans les roues pratiquée à l'égard de ceux qui n'appartenaient pas au « bon parti » au pouvoir. Il s'agit là heureusement d'une période de transition révolue, depuis la conclusion du pacte de non-agression ou de co-existence pacifique intervenu au Grand Conseil, en 1892, entre les partis radicaux et libéraux.

Le gouvernement déploie de louables efforts en faveur de l'instruction publique, de l'agriculture et de l'essor ferroviaire, de même que dans le

domaine de l'assistance sociale. Tout cela coûtait assez cher. D'où la nouvelle loi fiscale, adoptée avec la nouvelle constitution de 1885 et qui comportait le principe, emprunté à la Suisse allemande, de l'impôt progressif par catégories. C'est là, soit dit en passant, ce qui décidera J.-J. Mercier-Marcel à quitter Lausanne et à s'établir à l'étranger.

Comment se présentait la situation économique du canton de Vaud au cours de la période de 1845 à 1900, qui nous intéresse ici plus particulièrement? Par tradition et par tempérament, les Vaudois, nés et restés terriens, ne sont, ou plus exactement, n'étaient, guère portés vers le commerce et l'industrie, qui exigent un goût du risque et un esprit d'initiative assez peu conformes à leur nature. Les représentants de ces deux branches d'activité étaient alors peu considérés et rarement reçus dans les salons aristocratiques ou bourgeois. Par ailleurs, les milieux gouvernementaux montraient davantage de sollicitude pour l'agriculture et la viticulture. Toujours est-il que le développement économique vaudois accuse, durant la seconde moitié du siècle dernier, un sérieux retard sur d'autres anciens pays sujets et campagnards, comme l'Argovie et la Thurgovie, par exemple. Mais cela n'exclut pas, à ce moment déjà, l'existence de quelques foyers de vie commerciale et industrielle, encore assez modestes il est vrai, comme Ste-Croix, Yverdon, Morges ou Vevey. C'est sur cet arrière-fond que va se détacher la silhouette et s'exercer l'activité économique de Jean-Jacques Mercier, au cœur même et aux environs de Lausanne, d'où ses affaires rayonneront jusqu'en Amérique.

La tannerie Mercier

Celui que l'imagination populaire représentait sous les traits d'un nabab, d'un grand brasseur d'affaires et d'un philanthrope était un autodidacte. Rien de conventionnel, ni de banal ou de scolaire en lui. Ce qu'il dit, ce qu'il écrit a du trait, de la couleur. Le sang de ses ancêtres huguenots bouillonnait dans les veines de cet homme d'affaires entreprenant, intrépide et simple.

Au sortir de l'école secondaire, Jean-Jacques Mercier entre, à l'âge de 17 ans, dans la tannerie familiale modestement installée sur le Flon, à la rue du Pré. Un mot de son grand-père paternel est resté gravé dans sa mémoire: «Il faut mourir avec le tablier», le tablier de cuir du tanneur

s'entend. Comme les hommes de sa génération, il avait le culte et le respect du travail, source d'énergie morale et de prospérité. « Je suis monté tard, hier et aujourd'hui au bureau, écrivait-il un jour à son fils, alors à l'étranger, et j'ai senti qu'il me manquait quelque chose; décidément, l'activité me convient mieux que le repos. » S'il n'a pas été question pour lui de porter la casquette d'étudiant, blanche ou verte, ni de découvrir le monde à travers des lunettes universitaires, il s'est formé par lui-même. L'étude de l'histoire en particulier lui a ouvert de larges horizons. Il était servi par une intelligence pénétrante, une volonté agissante, ainsi qu'une puissance de travail exceptionnelle. Son tour d'esprit pratique, le maniement des hommes, dont il excellait à analyser le caractère, ont fait le reste.

Tandis que son père, Jean-Jacques II, était un homme jovial et gai, dont les facéties et les bons mots faisaient la joie de ses clients, Jean-Jacques III avait un fond de gravité et une dignité naturelle, qui intimidaient un peu son entourage. S'il riait rarement, et gardait toujours un certain quant-à-soi, il possédait en revanche le rayonnement de la bonté et charmait par le tour enjoué et libre de sa correspondance.

*

Encouragé par les succès et les perspectives favorables de la tannerie familiale, Jean-Jacques III, alors âgé de 32 ans, se marie en 1858. Il épouse M^{lle} Laure Marcel, petite-fille du grand chirurgien Mathias Mayor. Cette alliance, comme celles des six autres frères et sœurs Mercier, jette un pont entre ce milieu de commerçants, d'origine française, et le cercle des anciennes familles lausannoises. En ce temps-là, Lausanne comprenait trois centres sociaux distincts les uns des autres: la société dite de Bourg, aristocratique, militaire et cosmopolite; la société dite de la Cité, pépinière de professeurs, de théologiens et d'avocats; enfin, la société dite du Pont, qui groupait quelques familles de commerçants et d'industriels, comme les Kohler et les Mercier. Les représentants de ce secteur ne jouaient encore qu'un rôle social assez effacé dans le chef-lieu administratif et politique d'un canton essentiellement agricole.

Parmi les différentes entreprises qu'il a menées de front, la *tannerie* Mercier est la plus ancienne, celle aussi dans laquelle Jean-Jacques III a travaillé le plus longtemps, soit pendant près de 43 ans. Cette maison avait été fondée, en 1749, par deux de ses ancêtres, les frères Pierre et Jean

Mercier, des réfugiés huguenots, originaires de Millau, dans l'Aveyron, le centre français de la mégisserie et de la tannerie. Trois générations de Mercier, admis entre-temps dans la bourgeoisie de Lausanne, dont deux Jean-Jacques, I et II, s'étaient succédés à la tête de cette petite affaire artisanale, lorsque Jean-Jacques III en assume seul la direction, en 1864.

Il commence par scinder la maison en deux, conserve la fabrication et cède le commerce des cuirs et des peaux brutes à ses frères. « Tout change, écrit-il, et ce serait contre-nature que de prétendre à l'immuabilité. Il est désirable que l'entreprise vive et croisse. » Là-dessus, il abandonne la fabrication traditionnelle des cuirs à semelles, ainsi que des cuirs à courroies, pour se spécialiser dans celle du « veau ciré », qui fera la fortune de la maison. Par les soins qu'il apporte à la fabrication, l'importance qu'il attache aux voyages d'affaires, ainsi qu'à la correspondance, il imprime un rythme et un style nouveaux à son entreprise, qui a remporté les plus hautes distinctions dans les expositions internationales. Elle acquiert peu à peu une telle réputation de bienfacture et de probité que pendant 15 années consécutives ses clients américains s'arrachent littéralement les produits J.J.M. C'était le beau temps où le marché américain, qui constituait le principal débouché, avait porté le chiffre d'affaires annuel de la maison à plus de trois millions de francs.

Que de travail, de finesse et de ténacité il avait fallu déployer pour atteindre ce résultat ! Comme patron, J.-J. Mercier payait de sa personne, ne ménageant ni son temps, ni sa peine. Toujours le premier arrivé et le dernier sorti. Preuve en soit ce passage caractéristique tiré d'une lettre du mois d'octobre 1880 : « Hier, écrit-il, à minuit passé, étant au bureau avec M. Ogay-Rochat, j'entends un bruit d'eau ; je constate que la cour se remplit et se déverse dans les caves. C'était une averse formidable, qui avait rempli notre bief de la cour, au point de le mettre sous pression et de faire sauter les couvertures des regards. Le sauvetage a été vite fait, grâce à François, Emile et Abrizol, qui avaient été réveillés par le bruit des transmissions mises en mouvement avec une vitesse désordonnée. Nous avons vidé la cave en un coup et dormi paisiblement le reste de la nuit. » On comprend qu'il ait, comme il le dit, toujours regretté d'être serré dans ce fond de Vallon du Flon, où il a d'ailleurs habité très longtemps, avant d'aller s'installer, en 1872, au Denantou. Ces crues subites du Flon étaient malheureusement assez fréquentes.

Tout comme les chefs d'entreprise actuels, J.-J. Mercier est talonné

par le travail, les soucis de la vente et de la fabrication, qui occupait alors une centaine d'ouvriers et d'employés. «La vie est bien courte, dit-il, et chargée de travail, de préoccupations, souvent de soucis. Il semble qu'on pourrait se la faire plus douce, mais comment échapper à ce train de vie, qui est devenu un devoir, et peut-être un besoin. Je sens que nous ne sommes pas libres de faire ce que nous voulons; les événements nous dominent et nous ne pouvons, sous peine de nous fourvoyer, négliger l'avenir et marcher avec notre siècle!» Il ajoute mélancoliquement: «Je sens profondément mon insuffisance pour l'évolution qui se prépare dans notre petite sphère et je suis heureux, dit-il gentiment à son fils, alors âgé de 23 ans environ, de t'avoir pour me venir en aide et m'aider à voir plus clair dans ce que nous avons à faire.»

Quelques mois après que Jean-Jacques IV ait repris à son tour la direction de l'entreprise, alors qu'il avait à peine 29 ans, le chiffre des commandes commence à fléchir d'une façon inquiétante.

Les caprices de la mode aux Etats-Unis n'y étaient pas étrangers. Mais il y avait autre chose, de plus grave. A partir de 1888, on voit se dessiner dans ce grand pays un courant, toujours plus fort, en faveur d'un protectionnisme et d'une industrialisation à outrance, pour se débarrasser de la concurrence européenne. Les droits d'entrée sont portés à 20 % ad valorem. Suivant le mot de l'ancien maître-tanneur, qui suivait cette évolution avec inquiétude: «Les Américains veulent faire les montres mieux qu'en Suisse, le champagne mieux qu'en France, les machines mieux qu'en Angleterre et les oranges mieux qu'à Palerme!» Malgré tous les efforts déployés par la maison Mercier et ses représentants aux Etats-Unis, qui constituaient jusque là le meilleur débouché de la tannerie, en moins de deux ans, entre 1895 et 1896, les exportations tombent presque à zéro. C'est la victoire du protectionnisme et des tanneurs américains. — Hanté par le sentiment de l'instabilité et du déplacement continu des affaires, Jean-Jacques III se décide, en 1898, d'entente avec son fils, à liquider l'entreprise, après avoir casé peu à peu tout le personnel ailleurs. «J'accepte ce changement, qui s'impose par la force des choses», écrit-il mélancoliquement. Ainsi s'achèvent 124 années d'efforts, de difficultés et de succès.

L'ancien maître-tanneur n'était heureusement pas homme à s'en tenir à une seule entreprise, si intéressante et absorbante fût-elle. Comme d'autres chefs d'industrie, il était né pour créer et développer plusieurs affaires. Mais — et c'est là ce qui donne un caractère si particulier à son activité — il ne consentait à s'occuper d'une affaire que si elle lui paraissait conforme à l'intérêt général et susceptible de répondre aux besoins de l'avenir. Qu'il s'agisse du Lausanne-Ouchy, des Eaux de Bret, de la Gare et des Entrepôts du Flon ou de l'aménagement d'Ouchy, partout, on se trouve en présence d'un pionnier soucieux de contribuer au développement économique de Lausanne, prêt à en assumer les risques et à en supporter les sacrifices, sans écarter à priori l'idée de remettre un jour ces services publics entre les mains des autorités.

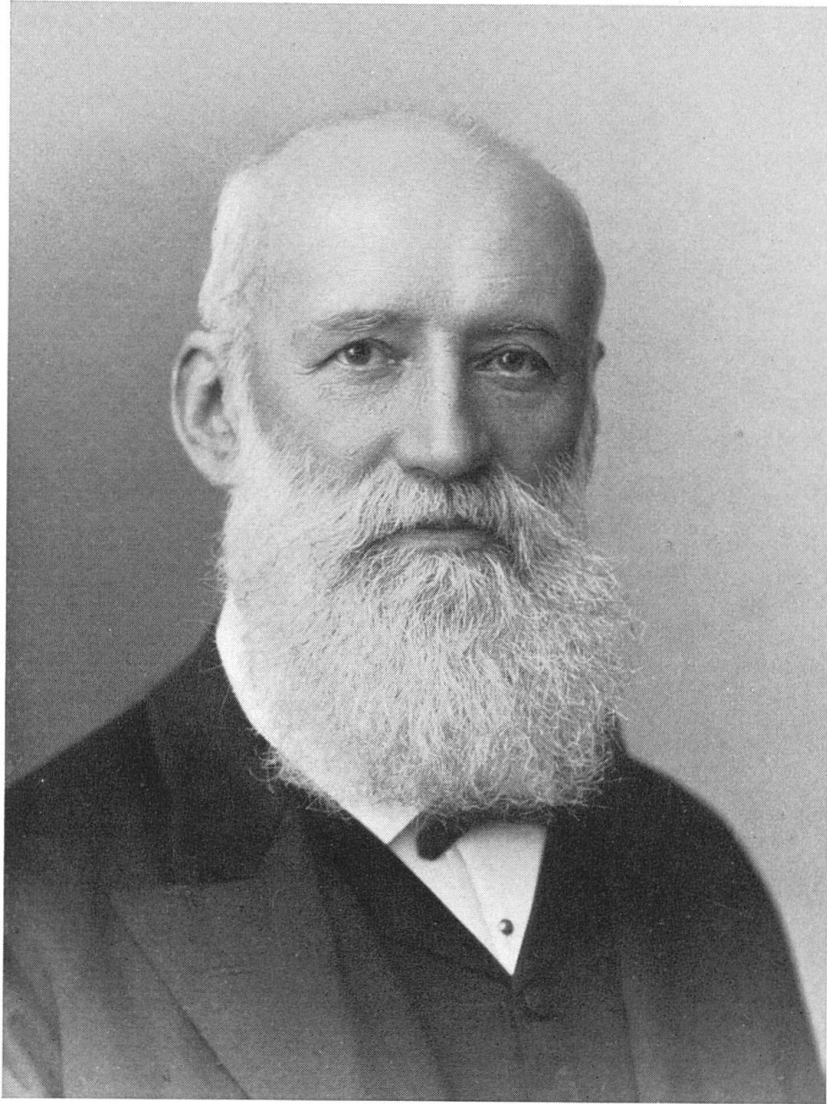
En jetant un coup d'œil sur le passé, déjà plus qu'octogénaire, du *funiculaire Lausanne—Ouchy*, qui vient d'être remplacé par un chemin de fer électrique à crémaillère, une chose vous frappe: la hardiesse et l'ampleur des solutions adoptées en 1877, lors de la construction des deux funiculaires, au temps où Lausanne comptait à peine 30.000 âmes: la vaste tranchée qui relie en ligne droite Ouchy à Lausanne, le tunnel sous la Gare Centrale, le tunnel à grande section sous la colline de Montbenon. Par ailleurs, ces funiculaires étaient les seuls en Europe équipés d'une voie normale, ce qui permettait d'acheminer les wagons de marchandises des chemins de fer suisses et internationaux directement à la Gare du Flon, ainsi qu'au Port d'Ouchy, jusqu'au débarcadère réservé au trafic des marchandises.

Tandis qu'avant le développement des services routiers, près de 9.000 wagons montaient chaque année de la Gare Centrale à la Gare du Flon, qui est devenue peu à peu un centre de trafic important, avec un port-franc en pleine activité, le trafic des voyageurs atteint aujourd'hui un chiffre annuel de 4,5 millions de personnes. C'est dire que la C^{ie} du Lausanne-Ouchy et des Eaux de Bret, dont Mercier était le principal promoteur, avait été bien conçue d'emblée et qu'elle s'est prêtée facilement aux développements ultérieurs, même si J.-J. Mercier a dû supporter d'énormes sacrifices dans les premières années de l'exploitation. Mentionnons simplement la réduction du capital-actions, ainsi que les soucis causés par le tunnel de

Montbenon, percé dans la moraine glaciaire. Au mois de mai 1893, l'animateur de cette entreprise écrivait: «Il y a un grand avenir dans cette affaire; je n'en ai jamais douté, même pour une compagnie contrecarrée par les Autorités, comme cela a été le cas jusqu'ici . . . Entre les mains de la Ville, qui pourrait faciliter l'emploi de l'eau, des terrains et du chemin de fer, l'accroissement des recettes pourrait être considérable.»

Au moment où les Lausannois s'emballaient en faveur d'un nouveau projet de conduite d'eau potable entre le Lac de Joux et Lausanne, Mercier écrit avec le coup d'œil et son humour habituels: «Il faudrait évidemment une concession de l'Etat et beaucoup d'argent. Tu vois que les Lausannois s'occupent assez des questions d'eau; trop, pour des gens qui en boivent si peu!» Il se trouvait alors engagé en pleine «*guerre des eaux*» avec la Société des Eaux de Lausanne. Les dirigeants de ce service communal ne pouvaient admettre qu'une compagnie privée, le Lausanne-Ouchy, se mêle de faire venir, même à ses propres frais, les eaux du *Lac de Bret* pour alimenter ses machines hydrauliques, ainsi que les hydrantes de la Ville, et veuille fournir encore de l'eau potable à la population de Lausanne, sans parler d'une quinzaine d'autres communes vaudoises. Il fallait empêcher à tout prix un pareil scandale! Au cours d'une campagne savamment orchestrée, le bruit se répand à Lausanne que l'eau de Bret est mortelle! Le chimiste cantonal d'alors se rend à Paris en vue d'arracher aux plus hautes autorités scientifiques une excommunication . . . radicale de cette eau, dont il avait malheureusement oublié de se munir. Sans hésiter, J.-J. Mercier prend à son tour le chemin de Paris. Admis dans le sanctuaire du savant Pasteur, auquel il soumet des échantillons de l'eau de Bret, il s'en revient avec une absolution complète, et trouve en la personne du professeur Dr. H. Brunner, un allié aussi capable que courageux, dont la brochure explicative fait sensation. Mais les adversaires ne désarment pas pour autant.

Sur ces entrefaites, la Municipalité de *Morges* signe, à la mi-décembre 1879, une convention autorisant l'emploi de l'eau de Bret pour *tous usages*. Confiant dans le bon sens de ses concitoyens, Mercier en attend un revirement dans l'opinion publique lausannoise. «Cette eau, écrit-il, ne peut être mortelle à Lausanne, en devenant potable à Morges!» Les autorités ne sont pas de cet avis. La Cie du Lausanne-Ouchy n'est autorisée à consommer et à vendre de l'eau sur le terrain communal que pour usage industriel. Défense est faite aux particuliers d'acheter ou de boire de l'eau de

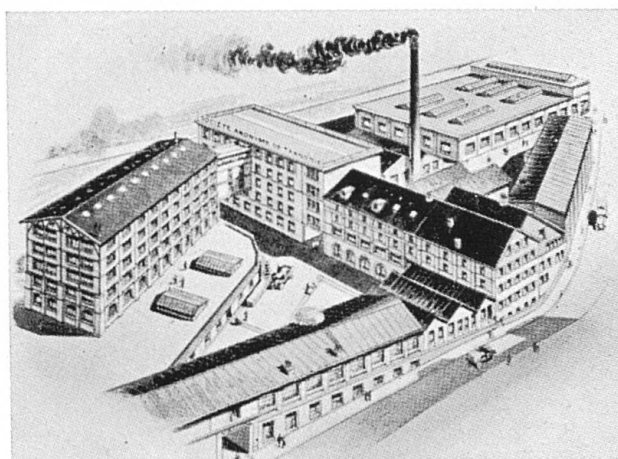


J.-J. Mercier.

J.- J. Mercier-Marcel
1826—1903



Jean-Jacques Mercier à l'âge de 13 ans, par le peintre Bonjour



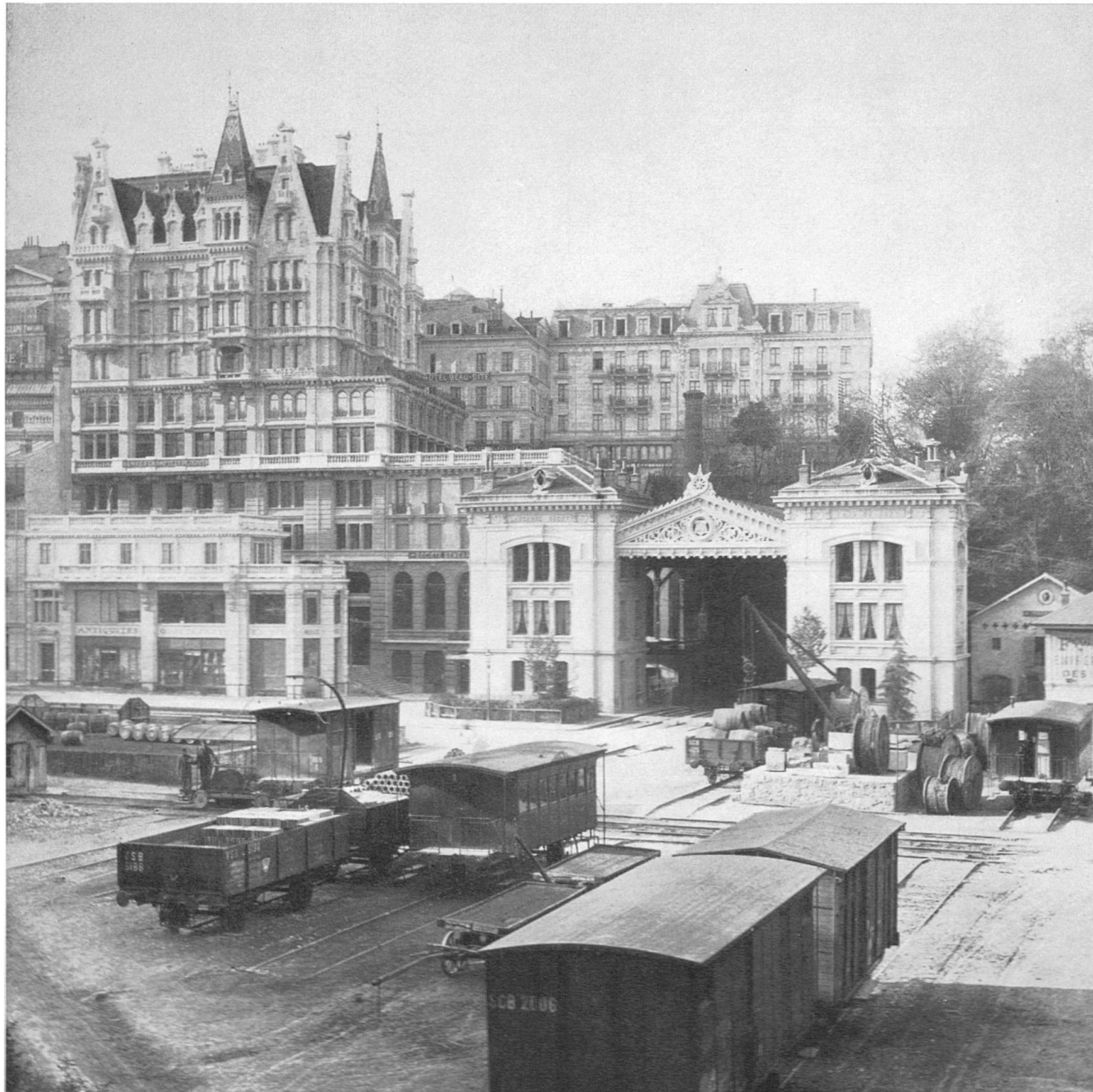
Vue perspective de la Tannerie J.-J. Mercier



J.-J. Mercier à l'âge de 40 ans



M. et Mme J.-J. Mercier-Marcel vers 1892

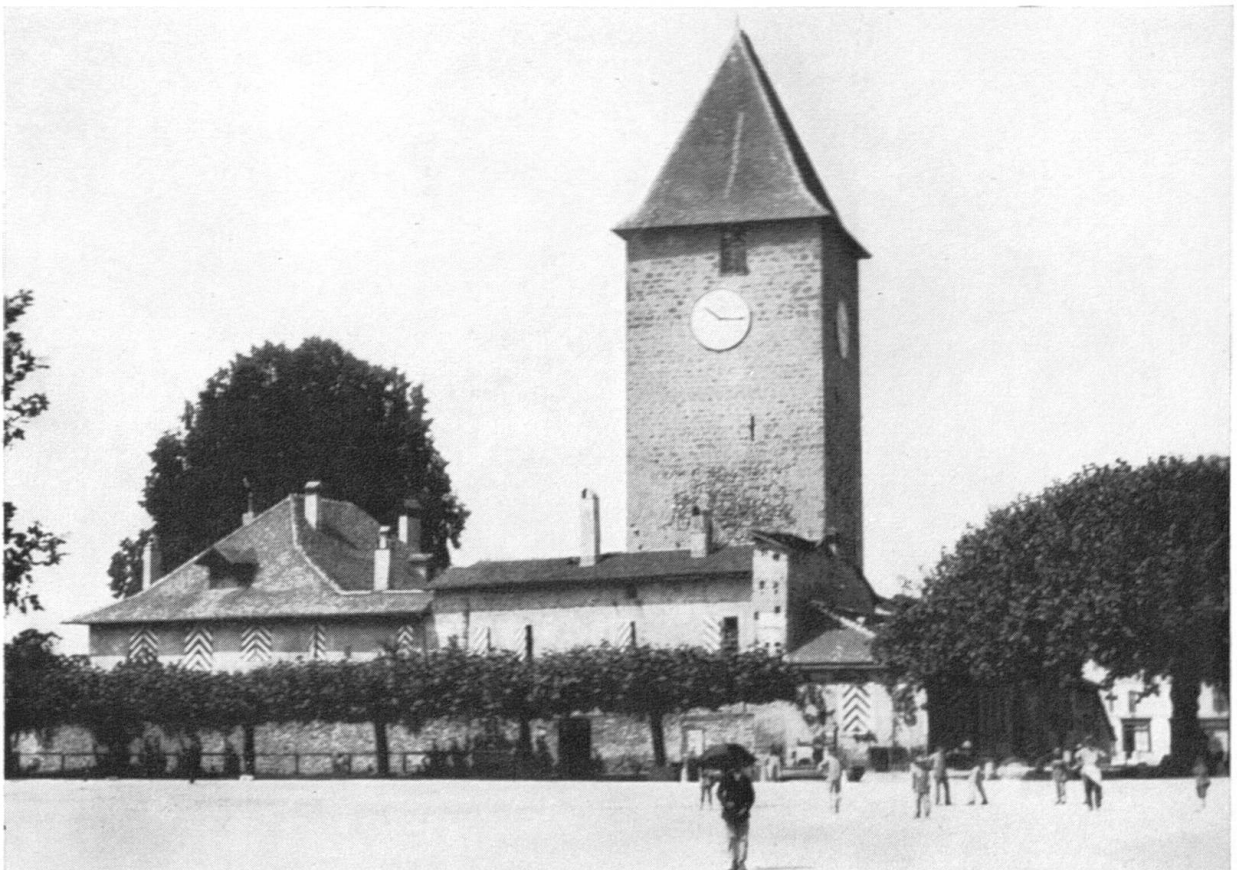


La Gare du Flon en 1904. Le bâtiment de la station construit vers 1875 a été démoli en 1957 pour faire place à une nouvelle station. A gauche la maison du Grand-Chêne édifée à la fin du siècle passé par J.-J. Mercier, achevée en 1900. Architecte: Francis Isoz



Le château d'Ouchy en 1958 (transformé en 1890)

Le château d'Ouchy vers 1888





Le lac de Bret vers 1780, par Chatelet

Le lac de Bret en 1953. Le niveau du lac a été rehaussé deux fois, en 1874 et 1918



Bret. Malgré la modicité du tarif qui lui est imposé, la Cie arrive à s'en tirer; le nombre de ses abonnés augmente d'année en année.

Sous la pression sans doute des consommateurs, la Municipalité change de tactique. Elle laisse entendre, en 1897, qu'elle serait disposée à racheter la Cie des Eaux de Bret. Cette volte-face inspire à Mercier la réflexion suivante: «Notre eau, entre les mains de la Ville, deviendrait excellente; tandis que, livrée par nous, elle restera suspecte!» La politique a des raisons que la raison ne connaît pas. L'affaire n'a pas eu de suite immédiate. Mais 60 ans plus tard, la Municipalité de Lausanne a racheté le service des Eaux de Bret, rendant ainsi un hommage tardif et tacite à la mémoire de celui qui l'avait créé.

Si la question de la création des *Entrepôts du Flon* est moins mouvementée que celle des Eaux de Bret, elle n'en est pas moins révélatrice de l'état d'esprit qui régnait alors à Lausanne. Tandis que le premier entrepôt des douanes avait été installé en 1851 sur l'emplacement actuel de l'Ecole de Médecine — d'où la nécessité de faire tous les transports en chars à chevaux — la Municipalité informe, 15 ans plus tard, les négociants de la place que l'Etat de Vaud, propriétaire de l'entrepôt, désire le supprimer, pour réaliser des économies. Un comité d'initiative se constitue. Fait à noter: J.-J. Mercier, plus exportateur qu'importateur, n'en fait pas partie; il n'entrera pas non plus dans le Conseil d'administration du futur entrepôt. Cela n'empêchera pas ses détracteurs de l'accuser d'avoir voulu monopoliser le commerce de Lausanne!

La réalité est assez différente et vaut la peine d'être rappelée brièvement. Après d'interminables négociations, le moment arrive où il fallait trouver les fonds nécessaires pour acheter, faute de mieux, un terrain au Lausanne-Ouchy et construire l'Entrepôt dit fédéral. Or, sur les 600 actions, d'une valeur nominale de 500 francs chacune, constituant le capital social de la future Société des Entrepôts, la Commune en souscrit . . . 10, tandis que les principaux intéressés, c'est-à-dire les commerçants lausannois et vaudois, en souscrivent un nombre si dérisoire que l'affaire serait tombée à l'eau et que Lausanne aurait été privée d'entrepôts de douane, ainsi que du futur port-franc, si Jean-Jacques Mercier n'avait fait le geste de fournir toute la différence, avec la conviction de rendre service au commerce lausannois. Etonnez-vous après cela qu'il adresse, quelques jours plus tard, le billet suivant à son fils: «Ce que tu me dis de l'Entrepôt ne me surprend pas. Le Lausannois est sceptique; il manque d'entrain. Les gens qui en ont

font exception. A Vevey, pâtes froids; à Lausanne, pâtes gelés! On fera bien de chercher les moyens d'attirer les affaires; mais cela sera difficile.» Les commerçants lausannois se sont toutefois rendu compte avec le temps que ces entrepôts leur rendaient de tels services qu'ils ne pourraient plus s'en passer.

Dans le même ordre d'idées, il convient de relever ici la création de la Place Centrale, en l'an de grâce 1889. La Cie du Chemin de fer Lausanne-Ouchy, concessionnaire d'une partie du Vallon du Flon, entreprend de combler cette place. Le Grand-Pont y perd en hardiesse, car l'étage inférieur disparaît dans le terrain de remblayage; mais cela permet d'obtenir un vaste emplacement pour les entrepôts et les industries qui viennent s'y établir.

*

Un des biographes de J.-J. Mercier a relevé très justement: «Aucun Lausannois n'a fouillé autant le sol, ni remué autant de moellons.» Autre trait caractéristique: «Dans ses entreprises, il avait l'habitude de travailler avec son personnel d'ingénieurs, de maçons, de mécaniciens et d'architectes. Pendant les travaux du Lac de Bret, hiver comme été, on le voyait partir chaque jour, de nuit et de jour, par n'importe quel temps, et passer des heures à visiter les chantiers, à examiner la terre, à surveiller et à conseiller.» De tels hommes, des animateurs de cette trempe sont rares. Il est d'autant plus regrettable que le pays n'ait pas su ou pas voulu faire appel à lui, sans arrière-pensée, et mettre ses dons exceptionnels au service de la communauté. Au lieu de cela, il s'est trouvé constamment isolé et combattu pour mener à bien les tâches qu'il avait entreprises.

A *Ouchy*, tout évoque la présence de J.-J. Mercier-Marcel: l'hôtel du Château, l'ancienne résidence des évêques de Lausanne tombée en ruines, qu'il a relevée et transformée, l'aménagement du bourg et de la rive, ainsi que sa belle campagne du Petit-Denantou. Qu'en a-t-il récolté? «Si j'avais ramassé tous les pavés qu'on m'a lancés depuis 20 ans, déclarait-il un jour, je pourrais les offrir à la Société de Développement pour construire son quai. Ils suffiraient!» Le mot ne manque pas d'allure. — Mêmes difficultés de la part de la Société de Navigation, dont les manœuvres ont fait échouer le projet Mercier, plus pratique et moins coûteux, pour la Commune et les contribuables, consistant à installer le débarcadère en

face du Lausanne-Ouchy, au lieu de le construire à une distance quatre fois plus grande de la station!

Mais loin de se laisser décourager par un pareil parti-pris d'ostracisme, J.-J. Mercier a rendu, dans une lettre datée du mois de mars 1893, un magnifique et clairvoyant hommage à la valeur et au rayonnement de Lausanne, peu après avoir décliné une offre d'installer un Casino dans les jardins du Château d'Ouchy: «Il faut, écrivait-il, que Lausanne se distingue par quelque chose de plus sérieux. Ce qui fait la *valeur de Lausanne*, c'est qu'elle a encore des ressources intellectuelles et morales, et même matérielles, dépassant de beaucoup celles de villes infiniment plus importantes. Avec une autre éducation et des lois fiscales moins stupides, Lausanne attirerait l'élite de la société distinguée, comme elle le faisait autrefois. Il ne faudrait que quelques hommes, convaincus et de forte trempe, pour entraîner cette évolution. Cela peut venir encore... Espérons que l'exemple des hommes qui ont fait la réputation du Canton de Vaud ne sera pas perdu et qu'il se trouvera dans les générations futures des individus qui, dégagés des influences affaiblissantes actuelles, reviendront aux anciennes traditions, vivifiées par les connaissances acquises.»

Adieux à Lausanne

Un jour qu'un industriel lui expliquait les raisons pour lesquelles il ne désirait pas s'engager dans l'arène politique, un Conseiller d'Etat fribourgeois lui répliqua du tac au tac: «Si vous ne voulez pas vous occuper de politique, la politique, elle, finira bien par s'occuper de vous!» De ce côté là, Jean-Jacques Mercier n'avait pas de reproches à se faire. Sans nourrir d'ambition politique, il a fait sa part en siégeant au Conseil communal à Lausanne, de 1866 à 1879, ainsi qu'à la Constituante en 1884. Mais cet homme d'action, expéditif et réalisateur, trouvait que nos députés parlaient trop et il s'étonnait souvent du «manque de sens pratique singulier de ce peuple vaudois, si développé intellectuellement». S'il trouvait qu'à Lausanne, on est en général plus littéraire que pratique, il se montrera aussi sévère à l'égard des libéraux qu'envers les radicaux de son temps. Peut-être était-ce là le plus sûr moyen de se mettre tout le monde à dos!

Toujours est-il qu'au printemps 1885, la nouvelle Constitution cantonale, dont la revision avait été réclamée un peu imprudemment par les libéraux, est votée au pas de charge par la majorité radicale, ainsi que la nouvelle loi fiscale comportant le principe de l'impôt progressif par catégories. Il n'y aurait là aujourd'hui plus guère de quoi nous émouvoir beaucoup, car on en a vu bien d'autres entre-temps. Mais les adversaires de cette innovation la jugèrent dangereuse, certains même scandaleuse. A tort ou à raison, ils estimaient qu'elle était dirigée en fait contre les villes et l'industrie naissante, en ménageant bien entendu la campagne pour faire passer la loi. Ce que Mercier reprochait surtout aux partisans de cette loi fiscale, c'était leur intention déclarée de pressurer le capital, au lieu d'encourager la formation de capitaux, dans un canton qui, par rapport à d'autres anciens pays sujets et campagnards en Suisse alémanique, accusait un retard économique considérable.

Peut-être bien que le maître-tanneur et propriétaire lausannois aurait pu supporter cette augmentation de ses charges fiscales et s'accommoder de la « pédanterie », comme il disait, des dispositions du règlement d'application. Il a préféré rompre avec un régime politique et un système fiscal qu'il réprouvait. Au printemps 1886, il se décide à quitter Lausanne et se rend tout d'abord à *Rome*, où il passera deux ans environ. Certes, il lui en coûtait d'être séparé de ceux qu'il aimait à rencontrer : « C'est-là, disait-il, une chose bien anormale ; mais il faut se souvenir et raisonner, pour comprendre et accepter cet état de choses. » Il ne reviendra pas sur sa décision ; mais il lui restait la ressource de la correspondance. De cette manière, il pourra continuer à suivre et à diriger ses affaires de loin, avec le recul et la clairvoyance qui lui étaient propres, en épilogueant sur les hommes et les événements. En dépit de son exil volontaire, J.-J. Mercier était resté très attaché à Lausanne et à sa belle propriété du Denantou près d'Ouchy, où il passait une partie de l'été et recevait les membres de sa famille.

Au cours de son séjour à Rome, il trouve la vie plus simple, plus naturelle qu'à Paris. En visitant de vieux palais monumentaux et délabrés, dans l'espoir d'y découvrir un appartement, il en vient tout naturellement à s'occuper d'affaires immobilières et de placements en Italie. Mais un jour, il quitte sa demeure de la Place d'Espagne, au pied de la Trinité des Monts ; il reprend le bâton du pèlerin et se dirige vers la Côte d'Azur. Alors que Cannes lui paraît trop peuplée de gens

titrés, «dont nous ne sommes pas», observe-t-il malicieusement, il jette son dévolu sur *Nice*.

Par suite du tremblement de terre du 23 février 1887, de nombreuses propriétés étaient à vendre. Son choix tombe sur un terrain situé au Boulevard Victor Hugo, à deux pas de l'Eglise américaine. Le nouveau propriétaire y fait élever, en 1888, avec le concours d'un architecte suisse, qu'il surveille de près et remplace souvent sur le chantier, une belle villa capable de résister aux séismes. C'était là une des premières maisons construites en béton armé. Dans le pays, on l'appelait «la villa en fil de fer». La demeure était spacieuse, cossue et bien conçue.

C'est dans ce cadre méridional que J.-J. Mercier passera les quinze dernières années de sa vie, tenant table ouverte et bien secondé par Madame Mercier, pour recevoir ses nombreux parents, amis et relations d'affaires de passage sur la Côte d'Azur. Les Niçois d'alors, entraînés par le mirage hôtelier, avaient commis les mêmes erreurs que les Montreusiens, en proie à la même fièvre de construction et de spéculation, qui devait ruiner tant de gens. Les occupations et les distractions ne feront pas défaut à l'exilé volontaire. Nommé membre du Comité de l'Asile Evangélique, où il trouvera sa seconde compagne, Sœur Léona, qui succèdera, en 1896, à la première épouse, décédée à Nice deux ans auparavant, il sera également membre du Comité du Dispensaire pour les enfants et l'un des bienfaiteurs de l'Eglise Réformée de Nice.

A côté de cette activité bénévole, il accepte, un peu malgré lui, les fonctions d'administrateur de la Société immobilière de Cimiez sur Nice et s'intéresse au chemin de fer de la Turbie. S'il suit les bulletins financiers et les revues économiques, cette lecture le laisse souvent songeur. Pour se distraire, il s'initie à l'art nouveau de la photographie et se met, à l'âge de 63 ans, à rouler à bicyclette, car il goûte intensément la beauté des environs, malgré la poussière des routes du Midi. Il s'occupe aussi de son jardin, qu'il transforme en une véritable oasis de verdure. Mais sa pensée se tourne constamment vers les choses et gens de son pays natal, pour lesquels il éprouve un amour exigeant et sévère.

Les préoccupations et les pensées de Jean-Jacques Mercier-Marcel ne se reflètent nulle part plus clairement que dans sa correspondance. Il était de ces hommes et de cette génération qui trouvaient encore le temps d'écrire et éprouvaient le besoin d'exprimer leurs réflexions sur la comédie et le drame de notre monde. D'où l'attrait que présente les quelque 2.500 lettres et messages, pieusement conservés, qu'il a adressés à son fils entre 1875 et 1900. Cela représente 3 à 4 lettres en moyenne par semaine! Couvertes de la même écriture égale et sereine, ces liasses de papier portent l'empreinte d'une personnalité indépendante, vigoureuse et profondément humaine; elles font revivre sous nos yeux une période de transition, aujourd'hui révolue, qui a joué un rôle, peut-être décisif, dans l'évolution de Lausanne et du Canton de Vaud.

Si nous avons à choisir une devise pour J. J. Mercier III, aucun doute ne serait permis: «Initiative privée et liberté». Ces mots magiques, tout chargés de vitamines psychologiques et économiques, reviennent constamment sous sa plume. Ainsi, dans une lettre du 14 mai 1890: «Le remède aux maux dont souffre le pays (c'est-à-dire le Pays de Vaud), c'est l'initiative privée. Laisser à ce régime arbitraire le moins possible à faire, et surtout éduquer le peuple à se passer de gouvernement. C'est là ce qui fait la force des Anglais, et des colonies qui en sont sorties. Lorsque, après beaucoup d'efforts successifs, on aura appris aux Vaudois à avoir du courage moral, à se passer de places officielles, à faire par eux-mêmes leur chemin, la prospérité du pays deviendra grande. Pour le moment, on marche en sens inverse.»

Dix ans plus tard, une autre lettre datée de Nice, sonne comme un appel à l'initiative privée et un défi à un régime à la fois autoritaire et paternaliste: «La Suisse, écrit-il, aurait besoin d'expansion; la Suisse romande surtout, où la petite politique du crû tend à étioiler la jeunesse. Je ne vois pas en beau l'avenir du canton de Vaud, avec ce régime gouvernemental, qui chérit la tradition de servilité et perfectionne les moyens de contrainte.» Evidemment, il s'agit-là d'une lettre personnelle adressée à son fils par un homme d'affaires septuagénaire, qui avait quitté la terre vaudoise depuis près de douze ans, à part de courts séjours. Cela explique dans une certaine mesure la véhémence du ton et la sévérité du jugement. Mais, sur le fond même, avait-il tellement tort? La question reste ouverte. Les représentants

de l'Etat et de l'administration ont discerné en lui une forte personnalité sortant des normes conventionnelles, un élément irréductible, ce qui le rendait deux fois suspect à leurs yeux. Aussi se sont-ils ingéniés à entraver par tous les moyens l'activité de cet homme indépendant, dont les initiatives tendaient à l'intérêt général. Cela n'a pas empêché Mercier de vivre et d'agir à sa guise, en défendant ses principes d'initiative privée et de liberté, qui lui paraissaient indispensables au relèvement économique et au redressement moral du pays. Même si sa voix s'est éteinte depuis plus d'un demi-siècle, ce pionnier a encore beaucoup à nous dire.

L'un des principaux attraits de cette correspondance de J.-J. Mercier c'est, à côté de la galerie de portraits des hommes d'affaires, gens du monde et politiciens de son temps qu'il trace d'une plume alerte, la silhouette de la Vieille Europe et de la Jeune Amérique qui se profile sur l'horizon de cet observateur pénétrant et bien informé. Ainsi, lorsqu'il lui arrive de parler de certains hommes d'affaires zurichois ou de l'Exposition Nationale Suisse de 1883, par exemple, il établit aussitôt des rapprochements, pas toujours flatteurs pour l'amour-propre économique et financier vaudois, car il est sous le coup du retard du Canton de Vaud. Combien il voudrait voir les Vaudois sortir de leurs ornières et abandonner leurs œillères politiques!

En passant de notre pays à l'*Allemagne de Bismarck* ou à l'*Angleterre industrielle* de l'époque victorienne, il n'est pas moins intéressant à écouter: «Le discours du grand Chancelier est très impressionnant, dit-il, en janvier 1888; ces déclarations pacifiques du peuple allemand, doublées d'armements toujours plus formidables pour faire peur. Cette pensée qu'on pourrait être forcé de prendre l'offensive s'il y avait certitude d'être attaqué, la réflexion qu'il vaut mieux se laisser attaquer: tout cela a un ton qui ne fait que perpétuer les haines, en les accentuant. C'est un grand génie que cet homme; mais pas celui de la paix, quoi qu'il en dise!» — Quant aux *fabriques anglaises*, il les trouve «attachées à la tradition de faire le moins de frais possible pour leurs usines, comme les fermes anglaises, qui se passent de grange et dont les bâtiments sont d'une simplicité qui nous étonne. Cependant, ce n'est pas la saleté et le désordre, l'insuffisance de soins dans la fabrication qui sont des conditions de succès et il me semble que cela doit nous permettre de lutter avantageusement.»

Au cours de ses voyages d'affaires aux *Etats-Unis*, il a été certes impressionné par le sens pratique des Américains et frappé «par leur génie

particulier, qui les pousse à se spécialiser et à monopoliser». Mais tout en admirant «cette initiative privée et cette liberté d'action, qui produisent un état social si curieux à observer», il se pose certaines questions, qui dénotent en lui un observateur perspicace, qui n'est pas dupe des apparences. «Ce qui m'avait frappé, écrit-il à son fils, cette course à la fortune, que tu as remarquée, produit un état général de bien-être supérieur à ce que nous avons en Europe. La moralité y gagne-t-elle? A-t-on plus de compassion pour les malheureux? Fait-on mieux son devoir? Est-on plus heureux qu'en Europe? Assurément, il faut être né dans ce milieu, y avoir été éduqué dès l'enfance pour s'y plaire et j'ai l'impression que je ne voudrais pas y vivre.»

Il poursuit: «Cette vie extérieure de grand luxe, cette préoccupation de paraître, ne donnent que des satisfactions d'amour-propre; on veut montrer sa richesse et sa largesse; mais quel bien produit-on et qu'en reste-t-il? Ce n'est pas le but de la vie et on se demande à quoi aboutira cet emballement dans l'application des découvertes scientifiques aux jouissances de la vie? . . .» Ces remarques d'un homme d'affaires, doublé d'un moraliste, écrites spontanément, sans la moindre rature, ni retouche, dans une lettre personnelle, en 1894, conservent aujourd'hui toute leur valeur et n'ont rien perdu de leur actualité.

*

Au moment de prendre congé de Jean-Jacques Mercier, décédé à Nice, le 30 mars 1903, à l'âge de 76 ans, en pleine possession de ses facultés et dans la sérénité de son âme religieuse, il convient de rendre un dernier hommage à cet homme d'autrefois, aussi grand par le caractère que par l'intelligence, ainsi qu'à cet homme d'affaires dynamique, indépendant et clairvoyant, dont les initiatives hardies et les créations, inspirées par la vision de l'intérêt général, ont ouvert dans sa ville natale de nouvelles voies au développement économique, en réveillant dans le cœur de ses concitoyens l'amour de l'initiative privée et de la liberté.

GUSTAVE NAVILLE-NEHER

1848—1929

Nous l'avons connu singulièrement vivant, animé d'un intérêt toujours nouveau pour les hommes et pour les choses, ouvrant ses yeux sur le spectacle de la vie, non point en amateur curieux, mais comme quelqu'un qui est heureux de participer à l'action et de porter des responsabilités et de surmonter des obstacles. Il n'a jamais été passif; il n'a jamais été inerte.

Sa constitution physique révélait sa vitalité, qui était grande; son caractère moral était en pleine harmonie avec sa stature et sa santé. Tous ceux qui l'ont approché ont dû s'en rendre compte, à plus forte raison, nous, qui sommes de sa famille. Chaque jour, et nous dirions volontiers: plusieurs fois par jour, il a mis sur nous son empreinte d'homme, qui fait valoir les talents reçus, et cela gaiement, parce que le travail était pour lui la forme normale de la vie...

Ces paroles, prononcées le 9 novembre 1929, dans la chapelle des Macchabées, l'une des alvéoles de la cathédrale de Genève, par l'un des gendres du défunt, feu le pasteur Aloys Gautier-Naville, évoquent d'une façon frappante la silhouette physique et morale du pionnier de l'industrie métallurgie et de l'aluminium, auquel cette étude est consacrée.

Les Naville

En jetant un coup d'œil sur les dix générations des Naville genevois qui l'avaient précédé en ligne directe, Gustave-Louis Naville aurait eu de quoi éprouver un sentiment d'antériorité et de solidité. Certes, d'autres familles patriciennes genevoises, issues de réfugiés français, italiens ou autres, pour cause de religion, ont joué un rôle peut-être plus brillant. Mais les Naville sont une des rares familles qui aient possédé la bourgeoisie de Genève avant l'établissement de la Réforme, en 1535. Ces autochtones, originaires

de Savoie, étaient de souche paysanne; ils allaient s'élever peu à peu dans l'échelle sociale, avant de s'imposer à leur tour dans le monde de la science et des affaires.

Le premier d'entre eux connu est un certain Jacques Naville, maçon de son état. Soit dit en passant, le nom même de Naville ou «navillo» paraît désigner, au Val d'Aoste tout au moins, un canal d'irrigation. Toujours est-il que ce Jacques Naville, venu d'un hameau des environs d'Annecy, acquiert la bourgeoisie de Genève, le 8 décembre 1506. Après lui, ces Naville, «nos Naville», comme on dit en souriant dans la famille, pour les distinguer d'autres Naville, dont le nom est assez répandu en Savoie, ainsi qu'à Genève, se sont divisés par la suite en deux branches. D'une part, la branche aînée dite de Vernier, qui a fourni des ecclésiastiques et des philosophes; d'autre part, la branche cadette dite de Villette ou Naville des Arts, tour à tour drapiers, négociants, magistrats et grands propriétaires terriens; parmi eux figure un égyptologue très réputé dans le monde des savants, en la personne de M. Edouard Naville, le frère aîné de Gustave Louis. Considérés dans leur ensemble, les Naville ont compté sept membres du Conseil des Deux-Cents, ainsi que trois Conseillers d'Etat et Syndics de Genève.

Jeunesse genevoise

Ainsi préparée par cette lignée, la destinée de Gustave Naville se déroule tout d'abord à Genève et aux environs, dans un cadre familial et traditionnel, vivifié par le souffle du «Réveil» religieux, qui secouait alors la Suisse romande, avant de s'élever et de s'épanouir librement en Suisse alémanique. Par son goût du plein air, son amour de la chasse et de la pêche, sa passion pour la mécanique et les sciences exactes, le futur pionnier de l'aluminium en Suisse étonne et détonne un peu dans le milieu austère et grave des Naville, qui ne voyaient rien au-dessus de la jurisprudence, de la théologie et des humanités grecques et latines. A bien des égards, le début dans la vie de ce jeune Naville, qui frappe déjà par son élégance physique et morale, fait songer aux débuts de son ami et cousin, son aîné de quelques années, Théodore Turrettini, le futur animateur de la Société genevoise d'instruments de physique.

En compagnie de Gustave Ador, avec lequel il restera lié d'amitié sa vie

durant, Naville suit sans grand enthousiasme les cours du Collège et du Gymnase classique de Genève. Interrogé sur les élèves de cette volée, l'un des magisters déclara avec une sûreté d'erreur bien pédagogique: « Braves garçons; mais petites intelligences! » Là-dessus, notre bachelier ès lettres, né le 17 octobre 1848, « l'année de la révolution », comme il se plaisait à le souligner, se prépare, au grand étonnement de sa famille, pour l'Ecole Polytechnique Fédérale à Zurich, où il est reçu en automne 1867, avec son ami Frédéric Reverdin. Les dés en sont jetés.

Découverte de la Suisse alémanique

Sans la moindre hésitation, il entre comme un levain dans la pâte alémanique, aussi bien au Poly que dans la société zurichoise. Les portes s'ouvrent toutes grandes devant ce jeune Genevois svelte, bien pris, d'une aisance parfaite. Il rappelle alors étonnamment son père, J. Adrien Naville, dont un grand voyageur français, psychologue avisé, le marquis de Custine, avait raconté spirituellement dans son « Voyage en Russie », avec un sentiment d'admiration teinté d'envie, la rencontre et le souper imprévu en tête-à-tête avec le Tsar de Russie en 1839, lors d'un voyage d'agrément dans ce pays, dans un bal de la Cour à St-Petersbourg. D'emblée, Gustave Naville joue le jeu, avec un sérieux, un sens très sûr des relations sociales, un esprit de suite sans défaillance.

Les étapes de sa carrière se poursuivent dès lors rapidement. Tout se tient et s'enchaîne dans cette existence ordonnée et bien conduite. 1870, diplôme d'ingénieur à l'Ecole Polytechnique; 1871/72, stage pratique dans les ateliers, ainsi qu'au bureau de construction des usines Sulzer; entrée dans le monde des grands industriels et mécènes de Winterthour; rencontre de sa future fiancée, M^{lle} Charlotte Neher, de Schaffhouse, alors dans la fleur de ses 16 printemps; coup de foudre, suivi d'une attente prolongée, vu l'âge tendre de la jeune fille. 1873, une année décisive pour Naville: voyage d'étude approfondi en Angleterre, en plein essor industriel; il en rapporte une masse d'observations et de suggestions utiles; mission officielle à Berlin, où le jeune lieutenant du génie avait été chargé par le Conseil fédéral d'aller étudier le nouveau matériel du génie mis au point après la guerre franco-allemande.

Des chaudières à vapeur aux turbines hydrauliques

Peu après, il entre au service des établissements *Escher-Wyss* en qualité d'ingénieur chef d'exploitation. Cette ancienne fabrique de construction de machines, de chaudières à vapeur en particulier, se trouvait encore installée sur la rive droite de la Limmat, là où s'élève aujourd'hui le siège du Gouvernement cantonal zurichois, au Kaspar Escher-Haus. En fait, l'entreprise végétait alors un peu sous la direction du principal commanditaire, M. Charles de Gonzenbach. L'entrée en scène de Gustave Naville coïncide avec une période d'une dizaine d'années prospères, qui sera suivie d'une série de dix mauvaises années, comme il arrive souvent dans les affaires, même indépendamment de la volonté et des efforts des dirigeants de l'entreprise.

L'ancien riverain du lac Léman porte d'emblée un vif intérêt à la question de la navigation à vapeur. C'est ainsi que l'année même de son mariage et de son installation à la Bahnhofstrasse, le jeune chef d'exploitation s'est occupé activement du lancement de « L'Helvétie », le plus ancien bateau-salon de la Suisse, en 1874. Comme le bateau adhérait obstinément à son chariot et n'avait pas bougé de toute la journée du samedi, Gustave Naville fit atteler le lendemain un autre bateau au récalcitrant. La manœuvre réussit. Dans la joie de voir « L'Helvétie » enfin mise à flot, notre ingénieur genevois fait tirer du canon pour annoncer la nouvelle à la population. Mal lui en prit. Cet acte inconsidéré et spontané valut à son auteur une forte amende de police, pour avoir troublé l'heure du culte dominical.

En 1876, Gustave Naville s'intéresse financièrement à la fabrique Escher-Wyss, à titre de commanditaire. Après avoir tout d'abord dirigé la partie technique, il assume bientôt la direction générale de l'entreprise, s'oriente résolument vers la fabrication des turbines hydrauliques, dont il pressent l'emploi et le développement dans l'utilisation de la houille blanche en Suisse. Conscient de l'importance des relations personnelles et des voyages d'affaires, il entreprend de fréquents déplacements, qui le conduisent jusqu'en Russie. Avec son petit sac noir et une couverture de voyage, jamais il n'aurait consenti à circuler en première classe ou en sleeping. Lorsque l'on insistait pour qu'il se mette un peu à l'aise pour ses voyages de nuit, il répondait gaillardement: « Vous ne voudriez pas que s'il arrivait un accident, on me voie en pantoufles et sans faux-col sur la voie! »

Loin de se laisser impressionner par les années difficiles que l'usine

allait traverser, il fait un voyage d'étude prolongé en Angleterre, en vue de doter Escher-Wyss des installations et des machines les plus modernes pour être mieux à même d'affronter la concurrence.

Sous la direction de Gustave Naville, Escher-Wyss a exposé, en 1889, à l'Exposition Universelle de Paris, une machine à papier construite suivant des conceptions très modernes pour le temps et qui devait remporter une médaille d'or. Par ailleurs, cette entreprise a livré, en collaboration avec Théodore Turrettini, l'animateur de la Société genevoise d'instruments de physique, des turbines destinées aux forces motrices de Chèvres. Elle a également livré peu après de grandes turbines pour les forces motrices du Niagara, ce qui fit sensation à l'époque. En 1895, Naville fait transférer toute l'usine Escher-Wyss, de l'ancien emplacement de la Neumühle au bord de la Limmat, au Hard qu'elle occupe encore actuellement. Cela représentait un travail énorme et une lourde responsabilité. Le fait d'avoir bâti de toutes pièces une nouvelle grande usine et d'avoir effectué ce déménagement monstre sans interrompre la fabrication était un vrai tour de force. Cette décision hardie devait ouvrir à l'entreprise les portes de l'avenir. Naville pouvait donc s'attendre à recueillir tôt ou tard les bénéfices de sa politique à longue vue. Mais, comme il arrive parfois, même dans les meilleures maisons, il est plus aisé de bien régler les machines et d'organiser le travail que de faire régner l'harmonie entre les responsables. Par suite de certaines frictions survenues au sein de la direction, Naville donne sa démission en 1902, et quitte Escher-Wyss au début de 1903, après 29 ans de bons et loyaux services.

Carrière militaire et politique

Parallèlement à son activité civile, Gustave Naville fait une belle carrière militaire, dans le génie. Lieutenant en 1872, capitaine en 1880, major et commandant du bataillon du génie 6 en 1885, lieutenant-colonel et commandant du train des pontons du génie du III^e corps d'armée en 1896, colonel du génie en 1898, mis à disposition en 1900. En 1914, il offre ses services à celui qu'il considérait comme l'un de ses amis, le général Ulrich Wille. Celui-ci répond avec la manière bourrue, dont il avait le secret, qu'il avait assez de jeunes officiers pour n'avoir pas besoin de

recourir aux vieux! Naville fut très choqué par cette fin de non-recevoir. — Tout en suivant de près le cours de la politique, en Suisse et à l'étranger, Naville n'a jamais fait de politique active, estimant peut-être qu'il avait mieux, ou en tous cas, autre chose à faire. En quoi, il n'a pas suivi l'exemple donné par son ami et cousin Théodore Turrettini, industriel, colonel, conseiller national, et qui s'est aventuré dans l'arène politique genevoise. Après 32 ans de séjour à Zurich, Gustave Naville, alors directeur-général d'Escher-Wyss, accepta, sur les instances de ses amis, de se faire recevoir dans la bourgeoisie de cette cité d'adoption. Sa décision provoqua une petite révolution chez ses enfants, qui n'entendaient pas abandonner, même partiellement, leur qualité de citoyens de Genève.

L'industrie de l'aluminium

Une fois libéré du côté d'Escher-Wyss, Naville aura davantage de temps pour se consacrer corps et âme à la grande œuvre de sa vie: l'industrie de l'aluminium, à laquelle son nom reste attaché. Il n'avait d'ailleurs pas attendu de quitter la grande entreprise métallurgique zurichoise pour s'occuper du nouveau métal, qui commençait à faire parler de lui en Angleterre, au Danemark, en France et aux Etats-unis, ainsi qu'en Allemagne. Avec la sûreté de jugement d'un technicien de grande classe et l'optimisme raisonné d'un homme d'action, il avait suivi de près, vers le milieu des années quatre-vingts, le développement des recherches entreprises dans ce domaine et il entre en rapport avec l'un des inventeurs français de l'aluminium les plus doués et attachants, en la personne de Paul-Toussaint Héroult. Les deux hommes se lieront d'amitié. C'était au moment où la fabrication de l'aluminium était en train de passer du stade de la recherche scientifique à celui de la production industrielle.

Gustave Naville avait d'ailleurs de bonnes raisons, d'ordre personnel et familial, de s'intéresser à la question de l'aluminium. Depuis longtemps en effet, il était préoccupé par le déclin, sous la poussée de la grande métallurgie allemande, de l'ancienne fonderie et de la forge que sa belle-famille, les Neher, possédait depuis 1809 déjà à Neuhausen, au bord des chutes du Rhin. La main dans la main avec son beau-frère Georges Neher, il cherchait les voies et moyens propres à remédier à la situation, en tirant

un meilleur parti des forces hydrauliques du Rhin, ainsi que des mines du Gonzen, près de Sargans, dont les Neher détenaient la concession.

Un économiste et publiciste français de talent, M. C. J. Gignoux, qui fait autorité en la matière, a rapporté dernièrement dans une étude très vivante et bien documentée, « Histoire d'une industrie française », la façon inattendue dont Héroult et Naville sont entrés en rapport. Cet épisode, assez peu connu, ne manque pas de piquant et d'imprévu. Ci-après nous nous inspirons de ce récit, que nous abrégeons un peu, en le complétant sur certains points de détail. On sait que le jeune Héroult avait été éconduit d'une façon condescendante et cavalière par l'industriel français Alfred Rangod, dit Péchiney. Celui-ci l'engagea, sans succès du reste, à abandonner ses recherches dans le domaine, aléatoire selon Péchiney, de l'aluminium pur, et à s'orienter vers la fabrication, plus rémunératrice, du bronze d'aluminium. Chose curieuse, le conseil devait être suivi, quelques années plus tard, et pour un certain temps, par la future AIAG, à Neuhausen. Mais n'anticipons pas.

Toujours est-il qu'Héroult « restait pour sa part fort démuni, lorsque se trouvant un jour au café avec un ami, il lui fit confidences de sa pénible situation. Comme il avait le verbe haut, il fut entendu d'un quidam qui se présenta, et déclara son nom : Jules Dreyfus. Après quelques explications complémentaires, le nouveau venu assura qu'il comptait dans ses relations des industriels fort capables de s'intéresser à la fabrication de l'aluminium et offrit son concours à Héroult qui, voyant sans doute dans cette rencontre un signe de la Providence, accepta incontinent ».

Gignoux ajoute : « De fait, c'est par l'intermédiaire de Jules Dreyfus, traitant d'ailleurs hardiment sous son nom et pour son propre compte, qu'Héroult fut mis en relations avec une Société suisse (celle des Neher), qui exploitait à Neuhausen, près de Schaffhouse, une usine métallurgique actionnée par la chute du Rhin. Intéressés par le procédé d'Héroult, deux représentants de cette société, MM. Huber et Naville (ainsi sans doute que Georges Neher) fondent, (en 1887) la *Société Métallurgique Suisse*, qui s'assurera l'exploitation du dit procédé et prit sous son nom ou celui d'Héroult les brevets nécessaires en divers pays d'Europe... »

« L'année suivante, les gens de la Société Métallurgique Suisse (qui n'avaient pas trouvé auprès des banques de leur pays les crédits nécessaires) s'étaient décidés à former (en 1888) avec l'aide de la déjà notoire Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft de Berlin une *Société anonyme pour l'in-*

dustrie de l'aluminium (l'*AIAG* actuelle), en vue d'exploiter les brevets Hérault dans le monde entier, sauf en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Hérault, précédemment engagé par la Société Métallurgique Suisse, comme directeur technique, dût céder cet emploi à Martin Kiliani, collaborateur d'Emil Rathenau (le grand homme de l'AEG et père du futur Ministre allemand des Affaires Etrangères, tragiquement assassiné); mais il demeura à Schaffhouse pour diriger la construction d'une nouvelle usine et, ensuite, sa fabrication. Il devait finalement regagner la France.»

Dès les débuts de l'*AIAG*, en 1888, qui est devenue une des principales entreprises suisses au rayonnement international, Gustave Naville assume la charge de vice-président du Conseil d'administration; en 1916, il succède au colonel Huber-Werdmüller à la présidence; et, lorsqu'en 1920, le dynamique directeur-général, M. Martin Schindler se retire, pour faire place à un comité de directeurs, Naville est placé à la tête de la délégation permanente du Conseil d'administration. Si flatteuses qu'elles fussent, ces fonctions n'étaient pas une sinécure. Sans cesse en présence de situations nouvelles et de lourdes décisions à prendre, il s'est imposé par sa puissance de travail et ses brillantes qualités de chef. Autoritaire sans doute, et n'aimant pas beaucoup la contradiction, c'était un entraîneur hors ligne, toujours courtois, bienveillant, jamais blessant. Les soucis, les difficultés ne lui ont certes pas manqué; entre 1914 et 1918 en particulier, lorsque les Autorités françaises ont commencé par séquestrer les deux sociétés françaises de l'*AIAG* que Naville présidait, pour les passer ensuite au groupe de Pétchiney, auquel Neuhausen dût les racheter à prix d'or! Ce sont là jeux de prince, qui ont recommencé d'ailleurs en 1939, avec la même désinvolture et sous de nouveaux prétextes. Le procès dure encore à l'heure actuelle. Mais jamais Gustave Naville n'a perdu courage. Pour cette nature de chef et de combattant, l'action et la lutte constituaient son climat naturel.

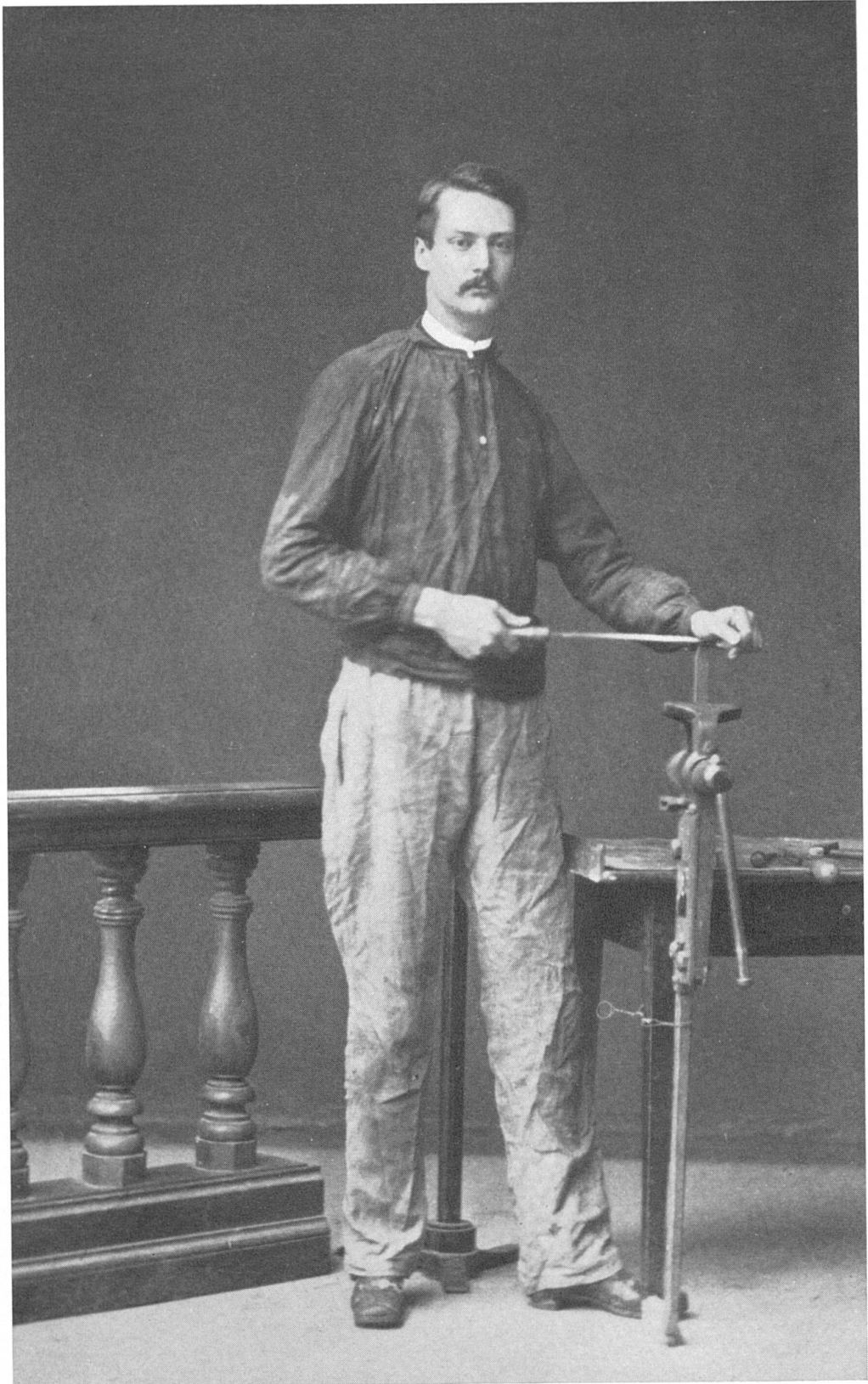
Le bâtisseur de ponts

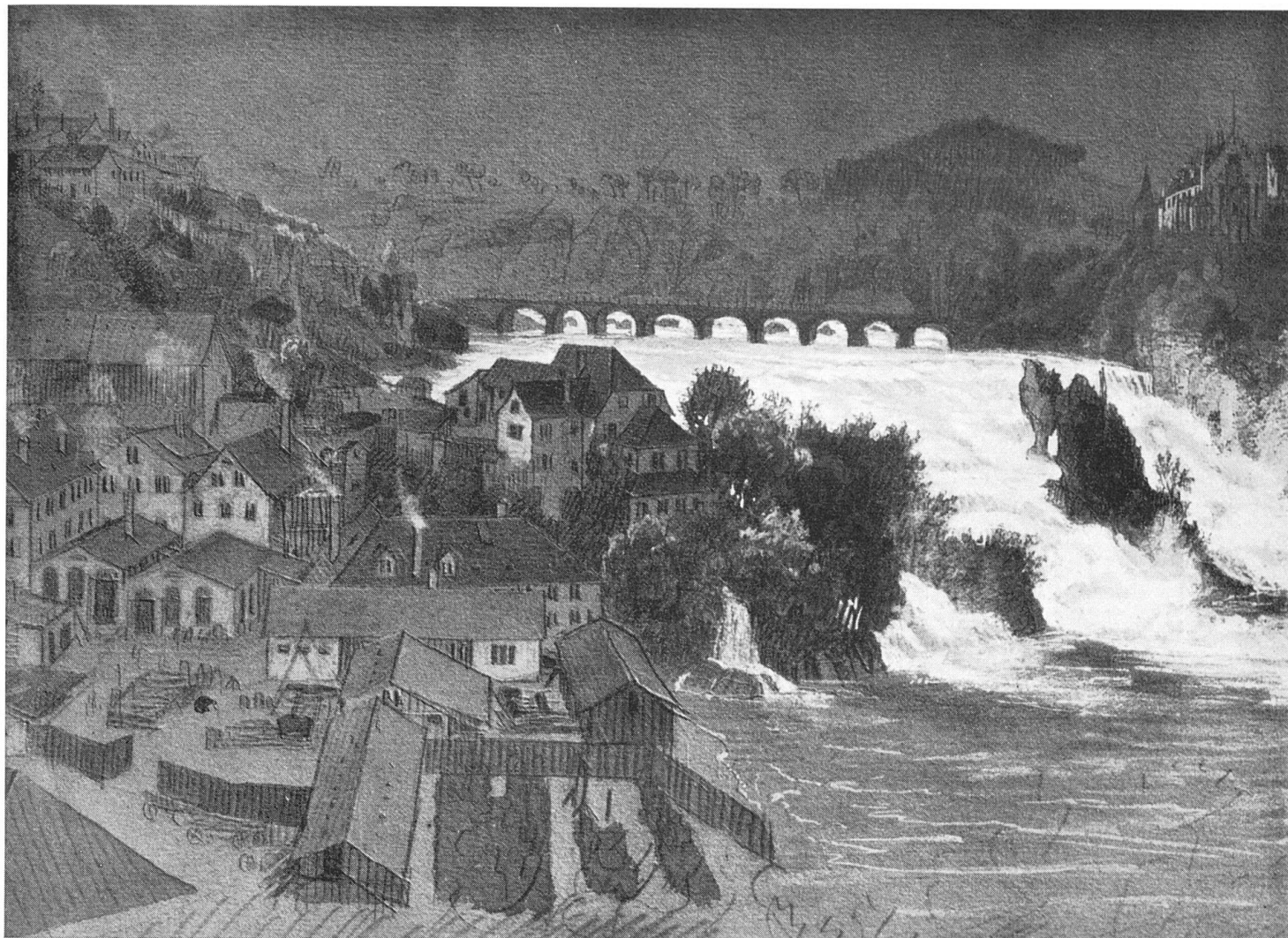
En songeant à la vie intense de Gustave Naville-Neher, comme aux grandes associations professionnelles et autres qu'il a créées ou présidées, un mot de l'aviateur-écrivain St-Exupéry nous revient à l'esprit: «Le propre d'un métier est d'unir des hommes.» Il ajoutait: «Il n'est ici-bas



G. L. Naville

Gustave Naville-Neher
1848—1929



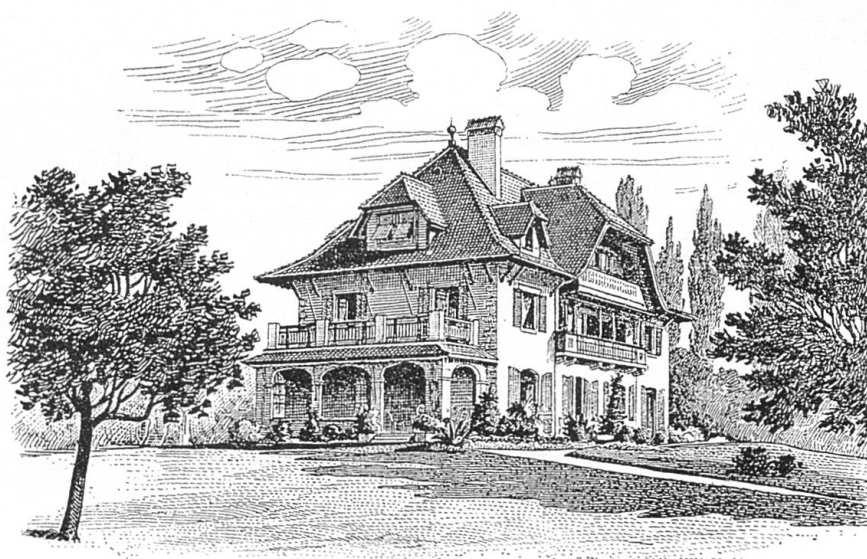


Dessin de la chute du Rhin à Neuhausen exécuté avant la construction de la première usine d'aluminium. Les bâtiments situés au premier plan ont été transformés plus tard, puis démolis quelques années après l'arrêt, en 1945, de la fabrication de l'aluminium au bord du fleuve. Au centre, sur l'éperon rocheux, le groupe de maisons ayant appartenu à l'ancienne forge et fonderie de la famille Neher

◀ Gustave Naville, alors âgé de 24 ans environ, en tenue de travail, dans l'atelier d'un photographe de Winterthour, où il avait transporté l'étau, la lime et les outils qu'il utilisait durant son stage pratique dans les ateliers de la Maison Sulzer



La cour d'honneur de l'hôtel particulier de l'ancienne rue des Chanoines, actuellement rue de Calvin, 13 à Genève. Cette demeure, construite dans les premières années du XVIII^e siècle pour la famille Buisson, a passé ensuite par voie d'héritage aux mains de la famille Naville, qui la possède encore. Gustave Naville y a vécu plusieurs années pendant ses hivers genevois



Vue de la grande maison des Saules construite par M. Gustave Naville dans sa propriété de Bendlikon/Kilchberg au bord du lac de Zurich, d'après une gravure originale datant de 1909

qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines.» Envisagée sous cet angle, l'existence de ce chef d'industrie prend toute sa signification et son ampleur.

Ce qui fait l'originalité et la force de Naville, c'est d'avoir toujours considéré les situations auxquelles il avait à faire face et les entreprises qu'il dirigeait, non pas isolément, mais dans leur contexte, avec leurs répercussions économiques, sociales ou nationales. Officier du génie, il a été un bâtisseur de ponts, au propre et au figuré. Loin de se cantonner dans ses occupations professionnelles, qui auraient déjà suffi à remplir largement la vie d'un grand industriel, on le retrouve à l'avant-garde, chaque fois qu'il s'agit d'établir de nouveaux contacts ou de créer de nouveaux organismes.

Preuve en soit quelques noms, quelques dates: en 1883, sous l'impression de l'effort industriel suisse révélé par l'Exposition Nationale Suisse à Zurich, Naville fonde avec quelques amis la «Société suisse des constructeurs de machines», en vue de défendre et d'appuyer, au près et au loin, les intérêts de la jeune industrie suisse des machines. Il s'intéresse d'emblée aux grands problèmes, d'ordre législatif en particulier, dans le domaine industriel et social, abordés par l'association, comme aux questions douanières, ainsi qu'aux conventions commerciales, etc. Appelé en 1888 à la présidence de la «Société des anciens élèves du Poly», il exercera ces fonctions jusqu'en 1892. En 1892, il est appelé par le Conseil fédéral à faire partie du Conseil de l'Ecole Polytechnique Fédérale, dont il devient vice-président de 1898 à 1927 et président ad intérim en 1926. Durant trente-cinq ans, il sera un précieux et vivant trait d'union entre les milieux économiques et industriels du pays et le Poly et il n'a pas été étranger à l'octroi à cet institut du «Fonds Aluminium Neuhausen». Après avoir dirigé le travail de l'Association pour le culte évangélique français à Zurich, qui aboutit en 1902 à la création d'une Eglise française et à l'érection d'un temple français dans cette ville, Naville assume la présidence du Conseil de l'Eglise française, de 1902 à 1907. Par ailleurs, il est élu président de la «Société suisse des ingénieurs et architectes» qu'il dirigera de 1905 à 1911.

Avec le recul des années, les hommes sont portés à idéaliser le passé, qui leur apparaît comme «le bon vieux temps». C'est ainsi que la période de 1900/1914 nous paraît constituer aujourd'hui ce que Stefan Zweig appelait «le monde de la sécurité» ou le paradis de la stabilité sociale. En réalité, même dans notre petit pays, en apparence si heureux et paisible,

Londres 8 Fev. 88

Cher monsieur

Je v. Demande pardon de ne pas avoir donné de plus amples nouvelles dans la 1^{re} lettre que je v. ai écrit.

Je suis à la Bibliothèque du Patent Office, aidant Shelton à faire des recherches; jusqu'à présent tout va bien. Nous trouvons pour les Coules plusieurs antécédents dont un de Siemens



Fig (1) où A A sont des charbons; là dedans il se propose d'employer la chaleur électrique

pour réduire des minerais réfractaires; il ne parle pas d'Electrolyse.

Fauré a aussi un appareil dans le même genre; D'autre part nous trouvons dans 8 ou 10 brevets un mélange de Charbon, Alumine & cendre. De sorte que les Coules

ne peuvent revendiquer que
les différentes formes de leur
fourneau.

Vendredi j'ai été chez l'agent
m'entendre avec lui pour la
forme à donner à la Spécifica-
tion & aux clauses.

Mr. Sowrey est ici & me
conseille de demander le + possible.
Je suivrai son conseil quoique
j'ai peur que ce ne soit pas
prudent.

J'en ai encore au moins
pour 8 jours ici. J'ai reçu
des nouvelles du Zoufou;
je crois que tout va bien &
j'espère que v. êtes de même.
Mes amitiés à Mr. Huber.

Je v. serre la main

Héroult

Si j'ai le temps. je passerai
par Paris voir Levy.

PH

Fac-simile de la lettre adressée, le 8 février 1888, à M. Gustave Naville-Neher, par le jeune inventeur français de l'aluminium, M. Paul-Toussaint Héroult. Celui-ci était en train d'effectuer des recherches dans le domaine des brevets à Londres, pour le compte de la « Société Métallurgique Suisse », au service de laquelle il travaillait alors

les revendications ouvrières ont pris au début du XX^e siècle une forme particulièrement violente. Le syndicalisme, qui constitue actuellement l'une des colonnes maîtresse de notre ordre social, se réclamait du principe de la lutte de classes. Les grèves se multipliaient et prenaient une tournure si violente qu'elles ont souvent exigé la mise sur pied de la troupe. Le nombre des journées de travail perdues par suite de grève dépassait 150 000 pour la seule année 1913.

C'est dans ces conditions que Gustave Naville participe en 1905 à la création de l'«Association patronale suisse des constructeurs de machines et industriels en métallurgie». La question des relations entre patrons et ouvriers, qui laissaient alors beaucoup à désirer, lui tenait très à cœur et il a toujours fait preuve dans ce domaine d'un esprit large et généreux. Trois ans plus tard, il participe également à la création, en 1908, de l'«Union centrale des Associations patronales suisses», en vue de coordonner les mesures prises pour la défense des intérêts patronaux et d'agir en faveur d'un rapprochement entre patrons et ouvriers. Appelé d'emblée à la présidence de cette grande association, Gustave Naville a exercé ces fonctions jusqu'en 1921. Les qualités d'autorité, d'initiative et le sens de l'équité dont il a fait preuve à ce poste exposé lui ont assuré l'estime et le respect des milieux patronaux et syndicalistes.

De Bendlikon à la rue Calvin à Genève

Comment cet homme d'affaires actif et impérieux se comportait-il dans l'intimité? Grâce à l'excellente plaquette commémorative rédigée par l'une des filles et l'un des fils du défunt, nous sommes fort bien renseignés à cet égard. A la fois «très famille» et très hospitalier, il avait acheté, en 1886, à Bendlikon, près Kilchberg, une petite propriété au bord du lac de Zurich. Il en fera un paradis pour ses enfants, et toute la parenté genevoise, schaffhouseoise et zurichoise.

Entre les affaires, le service militaire et ses fréquents déplacements, Gustave Naville avait peu de loisirs; mais il excellait à en tirer parti. S'il ne lisait guère, sauf les journaux, dont il aimait à discuter à table, et écrivait encore moins, sauf ses annotations griffonnées au crayon, de sa grande et ferme écriture dans ses petits carnets noirs en toile cirée, où l'on cher-

cherait en vain une pensée personnelle, à part quelques remarques sur le temps ou ses menues dépenses et ses rendez-vous d'affaires, il avait l'art d'intéresser et d'animer le petit monde d'enfants, qui s'ébattait autour de lui. Sans cesse, il les poussait à organiser de joyeuses parties ou des concours de natation et de canotage, ainsi que des courses à pied, en bateau et, plus tard, en auto. Si d'aventure, il voyait des enfants oisifs ou désœuvrés, il leur disait d'un ton sans réplique: «Mais faites donc quelque chose!» Alors qu'il était encore à la tête d'Escher-Wyss, il ne manquait pas d'informer les siens de tout événement spécial qui se passait dans ses ateliers. Lorsqu'une grande pièce de fonte devait être coulée, il les conviait à ce spectacle passionnant.

Tout ce qui avait trait à la navigation en particulier avait le don de captiver les Naville, de Bendlikon. Quel intérêt ils prenaient à la construction des bateaux, comme le «Wædenswil» ou le «Speer», et à leur transport des ateliers du Hard au bord du lac! D'immenses chars tirés par plusieurs douzaines de chevaux circulaient de nuit, par les rues désertes, avec leur bateau fantôme solidement arrimé. Pendant bien des années, ils parlaient encore du fameux petit yacht à naphte et à voile que son propriétaire, le prince de Wied, avait essayé sur le lac de Zurich, ainsi que du bateau démontable en aluminium destiné à l'exploration du lac Victoria Niansa. En revanche, le dimanche était le vrai jour de repos, à l'anglaise, consacré au culte et à la famille, qui constituaient les deux pôles de l'existence de Gustave Naville.

Grand amateur de régate, de pêche et de chasse, ce vieux Genevois établi en Suisse alémanique, se montrait très ecclésiastique dans le choix de ses relations, comme de ses compagnons de chasse. Il reprochait parfois à ses enfants de n'avoir pas assez d'amis, bien que la maison de Bendlikon en fût pleine, et d'être trop sérieux, trop Naville à ses yeux, car il avait reçu en partage l'allant et la gaîté de sa grand-mère, née Buisson. Comme c'était alors l'usage dans les familles zurichoises aisées, les Naville-Neher avaient leur loge au théâtre. A vrai dire, le maître de Bendlikon préférait à ces représentations les distractions joyeuses et simples dans sa propriété au bord du lac. De retour chez lui, dans l'ancienne, ainsi que dans la nouvelle demeure, dont les grands avant-toits bruns dominaient les pelouses ombragées de grands saules gris, il oubliait le tracas des affaires. En quoi, il était largement aidé par la sérénité inaltérable de sa femme, qui possédait au plus haut point la bienveillance et la bonne humeur schaffhousoises.

Comme il était bon musicien, il se mettait souvent au piano et s'abandonnait des heures durant aux joies de l'improvisation.

A partir de 1904 les Naville passeront leurs hivers, vingt-cinq en tout, dans leur vieil hôtel de l'ancienne rue des Chanoines, actuellement rue Calvin à Genève; ils y recevaient sans cérémonie la gent très distinguée et bien-pensante des Naville genevois, pendant que la troupe turbulente des enfants s'amusait royalement dans les combles et les galeries de la noble demeure. Malgré le plaisir qu'ils trouvaient à se retrouver ainsi dans leur milieu genevois familial, les Naville-Neher ont maintenu jusqu'à leurs derniers jours la tradition des beaux étés à Bendlikon, pour la plus grande joie des enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants et amis de cette grande famille heureuse.

C'est là qu'après avoir célébré ses noces d'or, le 24 août 1924, puis ses 80 ans, au mois d'octobre 1928, et perdu son admirable compagne, le 19 avril 1929, après 54 ans d'une union lumineuse et comblée, Gustave Louis Naville s'est éteint à son tour, le 6 novembre 1929, dans sa 82^e année. Ceux qui l'ont vu sur son lit de mort, si paisible et si beau, en ont emporté une impression de grandeur et de paix, qui ne s'effacera pas.

Zurich, puis Genève ont rendu, les 8 et 9 novembre 1929, un dernier et magnifique hommage à l'activité créatrice et à la personnalité du grand pionnier industriel, qui a imprimé une impulsion vigoureuse et durable à notre vie économique nationale.

RENE THURY

(1860—1938)

Par une matinée d'août lumineuse et chaude, les bocages de la route de Florissant à Genève vibrent et s'animent au chant des oiseaux, qui volent de branche en branche et s'ébrouent dans les bassins des jardins. Un groupe de mésanges confabule sous une fenêtre grande ouverte. D'un coup d'aile, le plus hardi de ces oiseaux s'engouffre dans la chambre, se pose sur une table encombrée de papiers, s'avance en sautillant jusqu'au pied du lit et s'en va tirer familièrement la barbe du «Père Thury». Le dormeur tressaille, se demande ce qui lui arrive et sourit en reconnaissant la messagère matinale, qui s'enfuit à tire d'aile.

Le vieil inventeur vient de fêter son 75^e anniversaire la veille en famille; mais, pour la première fois, sans la fidèle compagne de sa vie, qui avait été enlevée à son affection l'année précédente par le tétanos. Il se sent solitaire et presque désœuvré. Que va-t-il donc faire aujourd'hui? Tiens, pourquoi ne pas essayer de mettre un peu d'ordre dans ses paperasses enfouies quelque part au fond d'une commode? En ouvrant le tiroir, il faillit le refermer aussitôt, en apercevant le fouillis de diplômes, de papiers jaunis et quelques médailles qui s'échappaient de leurs écrins entrouverts.

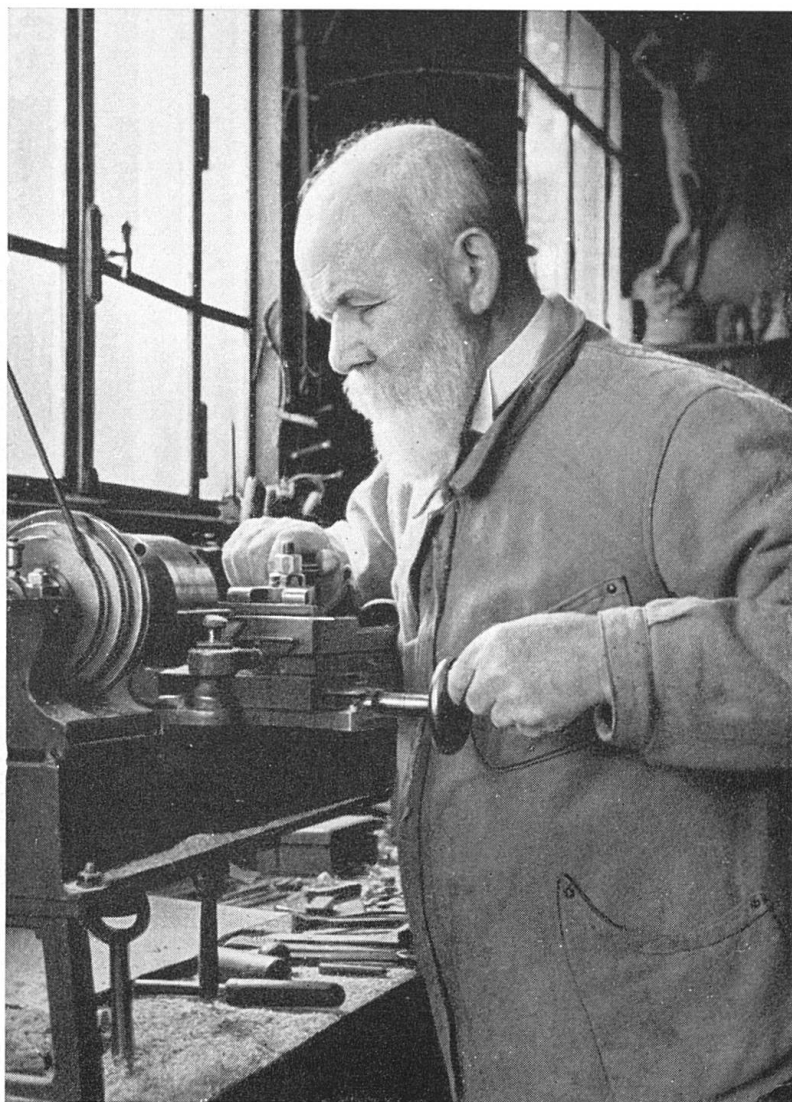
Voici la première médaille d'or qu'il ait reçue, à l'occasion de l'Exposition de Turin 1884 pour ses machines multipolaires. Ici, le diplôme du grand Prix de collaboration en 1900 à l'Exposition Universelle de Paris, ainsi que celui du Prix de La Rive décerné par la Société des Arts de Genève. Bien d'autres mentions s'entassent pêle-mêle: membre honoraire de la Société Internationale des Electriciens de Paris, membre honoraire aussi de la Transmission Section of the Institution of Electrical Engineers, de Londres. Un ruban rouge de la Légion d'Honneur s'échappe d'une enveloppe. N'est-ce pas bientôt fini? Mais non. Membre honoraire de l'association suisse des Electriciens, ainsi que de l'Association française, il retrouve

son diplôme de docteur « *honoris causa* » de l'Ecole Polytechnique Fédérale à Zurich, daté de 1919, etc. René Thury allait refermer le tiroir, bien décidé à ne jamais le rouvrir, lorsque son regard tombe sur quelques mots griffonnés au crayon au dos d'une enveloppe: « Bulletins du Collège classique et Ecole professionnelle (à rendre à René) ».

Amusé par cette rencontre inattendue avec un passé si lointain, il sourit en se souvenant qu'il ne s'était pas couvert de gloire comme écolier. Preuve en soit le bulletin du 1^{er} semestre 1874/75 qu'il avait ramené, un peu penaud, du Collège classique de Genève: « *Latin*. Thury est loin de s'appliquer comme il serait désirable, vu l'état de faiblesse qu'annoncent ses travaux. *Grec*: Très peu satisfait de cet élève, qui ne montre aucun intérêt à nos leçons et m'a apporté plusieurs fois des travaux incomplets. *Français*: La conduite a été trop souvent répréhensible; travaux irréguliers; causeur et rieur; c'est dommage. *Arithmétique ou mathématiques*. Faible et paresseux, etc. » Qui d'entre nous ne se reconnaîtrait dans ce portrait!

Le futur inventeur n'avait pas la bosse scolaire. Et pourtant, il avait de qui tenir. Après avoir enseigné la botanique à l'Ecole Normale à Lausanne, son père, Marc Thury, originaire d'Etoy (Vaud), s'était rendu à Genève comme préparateur des cours de chimie et de mécanique. Il change allègrement son fusil d'épaule et succède bientôt, comme professeur de botanique, à M. Alphonse de Candolle. Mais en ce temps-là, l'Université ne nourrissait pas son homme. Comme il avait une nombreuse famille à élever, Thury finit par accepter la proposition de M. Auguste de La Rive: monter et diriger un petit atelier de construction d'appareils de précision, dont l'absence se faisait cruellement sentir à Genève. Ce fut là le berceau de la Société genevoise d'instruments de physique (S. I. P.).

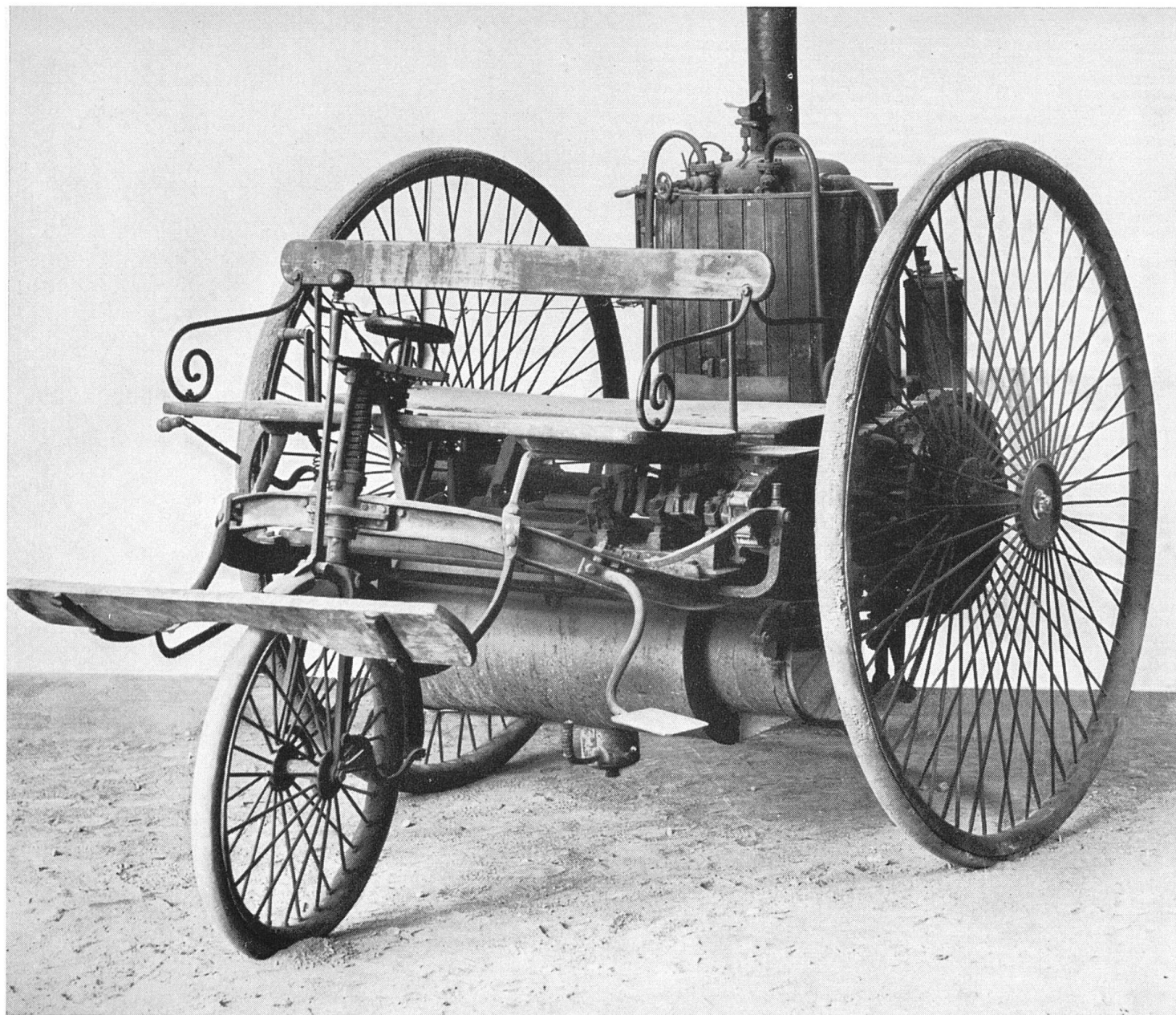
Onzième enfant sur treize, René Thury, né le 7 août 1860, n'a pas été gâté par le sort; mais il a conservé jusqu'à ses derniers jours son caractère bienveillant et désintéressé. A l'âge de 14 ans, il quitte, sans grand regret, le Collège classique pour faire un *apprentissage* de petite mécanique à la S.I.P., où il est initié aux mystères des phénomènes électromagnétiques dans les dynamos par le contre-maître bâlois Bürgin. « Prêté », à titre de remplaçant, comme préparateur de chimie ou de physique aux professeurs Soret et Sarasin, le jeune apprenti se passionne pour le monde de l'électricité. Il entreprend d'assurer en cachette, dans le laboratoire universitaire, l'excitation d'une dynamo par une autre. Il y parvient et réussit à exciter ensuite la machine de son maître Bürgin par son propre courant en circuit



R. Thury

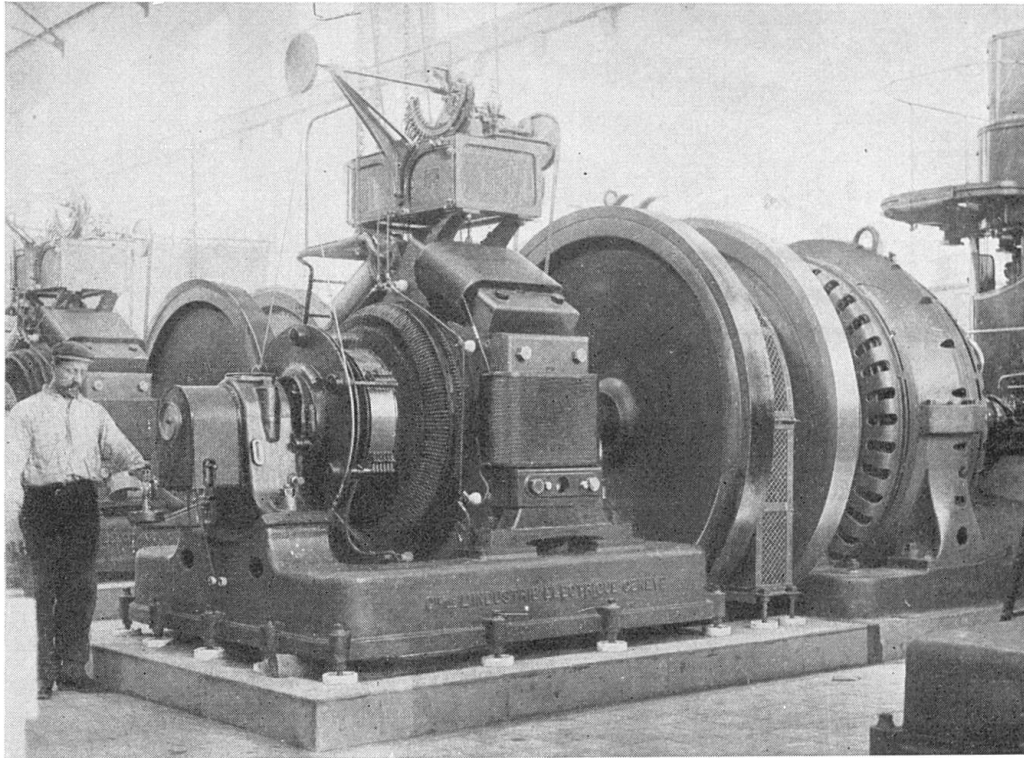
René Thury
1860—1938

Le vieil inventeur au travail dans son atelier particulier de Florissant

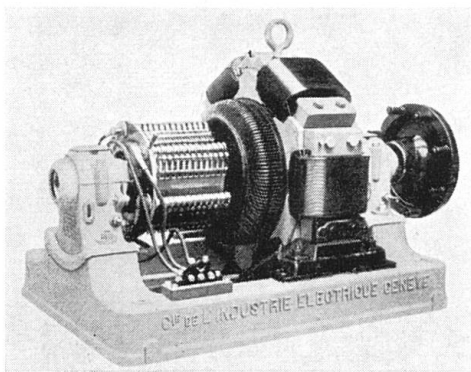


Le tricycle à vapeur que René Thury a construit de toutes pièces, vers 1877, avec son ami Nussberger. Cet engin préhistorique atteignait déjà une vitesse chronométrée de 50 km/h

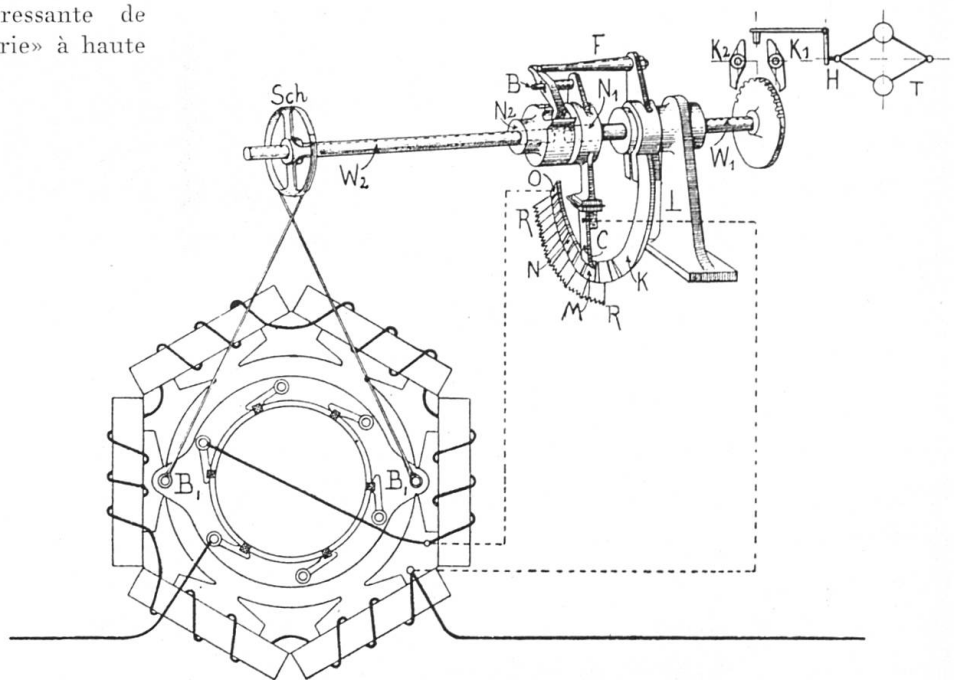
René Thury en promenade sur son tricycle à vapeur aux environs de Genève



Une réalisation intéressante de Thury: le moteur «Série» à haute tension



La machine hexapolaire Thury, qui constitue une réalisation parfaite du «circuit magnétique court»



Représentation schématique du moteur série à haute tension et de son réglage

THOMAS A. EDISON,
NO. 65 FIFTH AVENUE,

NEW YORK, February 13th. 1885

I declare, that the Société d'Appareillage Electrique (Company for electric apparatus or Electric Co.) of Geneva and the companies dependent thereon have the sole and exclusive right of manufacturing and selling, lamps and apparatus of my invention, intended for electric illumination in Switzerland.

Thomas Alva Edison

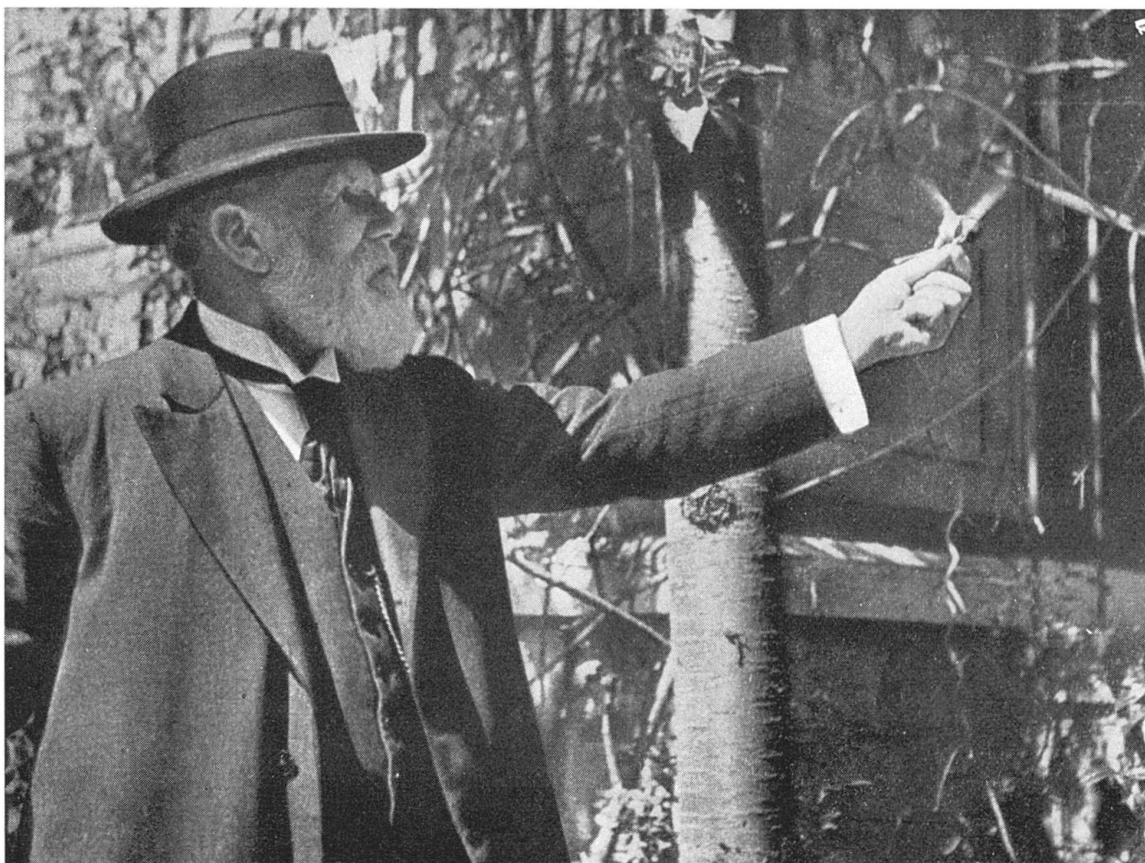
Contrat de licence passé en 1885 entre Thomas Alva Edison et la Société d'Appareillage Electrique, au service de laquelle René Thury était engagé



Le premier tramway de Genève (1894), près de l'ancienne gare de Cornavin



Transport d'une voiture de tramway à Tver-Kalinin (Russie, 1900) où cette apparition fait sensation



René Thury, grand ami des oiseaux, en train d'appriivoiser une mésange dans son jardin de Florissant

si gentille famille. Car vous voudrez bien m'inviter pour
quelque repas, sans façons quelconques. Ce sera d'ici 2-3 semaines
probablement.

A bientôt donc, cher ami. Excusez cette affreuse écriture: je
vous écris à la brotte, tout ce qu'il y a de plus q de villette, pendant
que mon assistant rode une broche de régulateur.

Tout à vous

R. Thury

Mez plus amicales salutations à M^{lle} Schmutz, s'il vous plaît.

Fac-simile d'une lettre adressée en 1911 par René Thury à son vieil ami Jean Schmutz



Vue aérienne des Ateliers de Sécheron à Genève

dérivé. Ces essais sont couronnés de succès; mais ils n'eurent pas de lendemain. Il n'en demeure pas moins qu'à l'âge de 15 ans, René Thury avait réalisé le mode d'excitation en dérivation. Suivant le mot du professeur E. Juillard: «En excitant sa machine en shunt, Thury dût éprouver la même satisfaction que le premier homme ayant eu l'idée de placer un disque entre deux montants pour en faire une brouette!»

Encouragé par ce succès, Thury junior, qui venait de remplacer son maître Bürgin à la S.I.P., où il gagnait dorénavant 35 cts, au lieu de 25 à l'heure, entreprend de construire de toutes pièces, en 1877, avec son ami Nussberger, un tricycle à vapeur, grâce à un subside de 50 fr. accordé par un étudiant, le futur docteur Batault. Cet engin préhistorique atteint une vitesse de 50 km à l'heure. Séduit par cette invention, qui fait la joie et l'effroi des passants, le professeur Raoul Pictet offre 500 francs aux constructeurs; il leur propose même de fonder une société commerciale et d'exploiter l'invention. Les jeunes gens trouvèrent plus sage de décliner cette suggestion flatteuse.

Par une curieuse coïncidence, l'*Ecole Industrielle et Commerciale de Genève*, d'où devait sortir l'Ecole Professionnelle, ainsi que les Cours du soir actuels destinés aux apprentis, délivre presque à la même époque, à René Thury un bulletin, dont nos lecteurs apprécieront la saveur: «Cet élève, malgré toutes nos observations, n'a cessé de montrer la plus grande indifférence dans les leçons; rarement les préparations ont été faites d'une façon convenable.» Deux autres professeurs ratifient ce jugement. Mais un autre maître, plus perspicace ou meilleur pédagogue que ses collègues, ajoute de son côté: «Bon élève, travaillant avec assiduité et avec goût; il a dû pourtant être quelques fois réprimandé pour des fautes de discipline.»

Par bonheur pour Thury, la roue tourne en 1879: «Un homme de confiance d'Edison», racontera-t-il plus tard à M. Alphonse Bernoud, «arrive à Genève. Il avait flairé la possibilité d'utiliser Genève et sa finance pour lancer une puissante Société Edison continentale. Sur les douze lampes, cadeau d'Edison, deux seulement arrivent intactes. Comment les allumer? On essaie d'abord la machine Gramme de la S.I.P. Echec complet, la lampe reste obscure. Apprenant ces essais, je lâche mon étau et j'offre à l'Américain de l'aider. Colère de mon chef d'atelier, qui me demande de quoi je me mêle. Enfin, devant l'insistance de l'Américain, je suis autorisé à entreprendre un essai. A l'aide de la machine Bürgin, j'excite la Gram-

me; la lampe brille, mais brûle aussitôt. Il n'y avait donc plus qu'une lampe, la seule en Europe! Au deuxième essai, je réussis mieux et durant plusieurs soirs le public fut admis à voir la première lampe à incandescence.»

Là-dessus, René Thury, qui était parvenu à fabriquer entre-temps une quarantaine de lampes à incandescence, sans autre indication que celle du brevet descriptif d'Edison, est *envoyé en Amérique chez Edison*, en même temps que les deux experts chargés d'apprécier le système d'éclairage électrique et d'étudier les perspectives d'avenir financier. Comme il ressort des lettres de Thury, il s'agissait-là de MM. Théodore Turrettini et Dolfuss. «Or donc, ces deux messieurs exécutèrent», dit-il, «quelques rares essais et reviennent à Genève en déclarant que . . . le système Edison, c'est-à-dire l'éclairage des villes par centrales, réseaux et lampes à incandescence, n'avait aucun avenir! — au grand soulagement des porteurs d'actions gazières.» René Thury ajoute malicieusement: «Jamais experts n'ont coûté plus cher . . . Paris et Berlin s'empressèrent de récolter la moisson dédaignée.»

Resté quelques mois aux Etats-Unis après le départ des deux experts, qui en reviendront d'ailleurs plus tard à une plus juste appréciation de la situation, Thury trouve son chemin de Damas à Menlo Park, chez Edison, à 90 km environ de New-York: «Figure-toi», écrit-il à sa sœur Caroline, «que moi, paresseux notoire, je passe pourtant de fréquentes nuits blanches, alors que je pourrais tout aussi bien dormir tranquillement dans mon lit . . . C'est la vue de l'activité américaine qui fait disparaître ainsi ma paresse. Pourvu que cela dure toujours!» Il est sous le charme de l'inventeur américain, qui, de son côté, paraît avoir deviné les dispositions exceptionnelles de ce jeune Européen. «Je suis très bien ici», écrit Thury, «Edison a mis tout à ma disposition, je puis faire des expériences tant que je veux et je puis aller partout, questionner tout le monde, sur tout.» Emervillé par cette liberté d'action, René Thury écrit quelques jours avant son retour en Europe: «Comment se fait-il que l'on m'ait laissé travailler et apprendre tout ce que je voulais dans tous les laboratoires et ateliers, alors que quelques-uns des employés supérieurs d'Edison ne peuvent y entrer qu'avec une permission écrite et signée par lui? Je suis le seul auquel de telles faveurs et une telle liberté aient été accordées.»

Loin d'abuser de cette liberté, Thury en profite pour travailler d'arrache-pied. Le hasard veut qu'il se trouve encore en Amérique au moment où la Municipalité de New-York décide de faire jeter bas tous les poteaux

et les lignes téléphoniques qui encombraient les rues et les toits. Un court délai est imparti aux compagnies pour trouver un autre moyen. Grand émoi ! Les modèles de câbles proposés donnaient de mauvais résultats : les conversations se brouillaient, il y avait des parasites.

« Les meilleurs câbles venaient de Suisse (Borel, Cortaillod) », confie René Thury à M. Bernoud, « et cependant ils n'étaient pas parfaits. Il fallait autre chose. J'eus la chance, lorsque le problème me fut soumis — il avait alors à peine 20 ans — de trouver les raisons de l'imperfection, de proposer un remède très simple, qui consistait à employer un double fil par abonné et à tordre ensemble, à la façon d'une ficelle, ces deux conducteurs isolés . . . Bref, il ne devait plus y avoir d'induction nuisible. J'en fis d'abord un essai à Menlo Park, avec de forts courants, interrompus de temps à autre dans l'une des paires et le téléphone n'a accusé aucun bruit. » La neutralisation de l'induction était trouvée !

Un inconnu, qui assistait à ces essais, se rendit compte du parti qu'il pourrait en tirer. D'entente avec Thury, il prend un brevet, qu'il s'empresse de revendre au prix fort et disparaît avec le magot, sans que le jeune inventeur ait levé le petit doigt pour faire poursuivre ce personnage indélicat.

C'est chez Edison que les idées de Thury se sont cristallisées dans le domaine de l'électricité et des dynamos. Cela ne l'empêchera pas, quelques années plus tard, d'adopter des solutions plus élégantes et moins coûteuses que celles du grand inventeur américain, qui s'est fait un plaisir de venir lui rendre visite, lors de son passage en Suisse en 1910.

*

En attendant, Thury reprend sa place d'ouvrier-monteur à la S.I.P. à Genève. Chargé de construire et de mettre en marche les premières machines type Edison, dont la Société s'était décidée à acquérir le brevet pour l'éclairage électrique, il monte la première installation d'éclairage à incandescence en Suisse au Moulin Gilamont, et participe activement à la construction de la première « centrale » suisse à courant continu, à Lausanne.

Comme il se trouvait un peu à l'étroit dans ses fonctions, après avoir goûté à la liberté d'action américaine, le jeune inventeur quitte la S.I.P.,

s'en va travailler quelque temps dans la fabrique Bürgin & Alioth près de Bâle, puis entre, en 1881, au service de la *Maison H. Cuénod & de Meuron*, qui exploitait une petite entreprise téléphonique à Genève. « C'est là », dira-t-il, « que j'ai fait un véritable travail de pionnier, car tout était à trouver dans la construction des machines électriques. J'ai été tour à tour bobineur autant qu'inventeur, monteur autant qu'ingénieur, essayeur et mécanicien. Aujourd'hui encore — c'est-à-dire en 1935, il avait alors 75 ans — il m'arrive de rendre quelques services à des collègues plus jeunes et plus savants, auxquels le vieux praticien donne un coup de main. »

Les succès de cette collaboration ne se font pas attendre. En 1883 déjà, la Maison exposait à Zurich une série complète de machines pour l'éclairage électrique et, l'année suivante, les machines multipolaires conçues et montées par Thury. Alors que les dynamos d'Edison possédaient des pôles allongés comme des tuyaux d'orgue, le jeune inventeur estima préférable d'avoir des circuits magnétiques plus courts et ramassés. D'où la construction de ses fameuses machines hexapolaires, qui constituent une réalisation parfaite du « circuit magnétique court ».

Grâce aux talents du nouvel animateur, la Maison H. Cuénod & de Meuron se développe rapidement. Après avoir pris, en 1887, le nom de Cuénod, Sautter & C^{ie}, elle se métamorphose en 1891 en C^{ie} de l'Industrie Electrique (C.I.E.), puis en C^{ie} de l'Industrie Electrique & Mécanique (C.I.E.M.) en 1902, pour adopter en 1918 la raison sociale de *S.A. des Ateliers de Sécheron*, qui tire son nom du quartier dans lequel ses ateliers sont installés, entre la gare de Cornavin et le B.I.T.

Deux ans avant l'installation de C. Brown, de la Fabrique de Machines Oerlikon, entre Kriegstetten et Soleure, Thury, toujours à l'avant-garde, exécute, en 1884, la première installation de transport de force électrique en Suisse, de la chute du Taubenloch à Boujean, près de Bienne. Ce fut là le premier transport de force à distance régulièrement exploité en Europe, et peut-être même au monde. La même année, la Maison entreprend avec Thury un premier essai de traction électrique. Elle expérimente avec son propre matériel sur une voie de 50 m. environ, avec une pente de 30 %, un chemin de fer à crémaillère à Territet près Montreux. Cet essai fit sensation, de même que la construction ultérieure de la ligne contribua largement à l'essor touristique de la région.

Maître de la construction de la dynamo, Thury va se consacrer pendant les années suivantes aux réalisations pratiques, en matière de traction élec-

trique tout d'abord, ainsi qu'à la mise au point de ses recherches dans le domaine des transports de force à grande distance.

*

Notre inventeur *se marie* en 1889, à l'âge de 29 ans. Il épouse M^{lle} Leuthold, de Wipkingen, qui lui donna cinq filles et un fils. Leur union fut heureuse, sans être, hélas, à l'abri des épreuves. Entre ses travaux à l'usine, ses voyages et ses recherches dans son atelier particulier installé dans un pavillon voisin, Thury avait fait de son foyer et du jardin familial de Florissant un petit paradis, où il vivait sur un pied d'intimité avec le monde de la nature et des hommes. Malgré ses distractions légendaires et son désintéressement proverbial, qui lui faisaient oublier régulièrement de réclamer son traitement ou le remboursement de ses frais de déplacement, c'était un observateur incomparable, qui captivait son monde par la limpidité de ses explications et le charme de ses récits. Aussi proche des enfants et des humbles que des savants et des chefs d'industrie, il parlait aux oiseaux comme un saint François d'Assise.

L'une de ses filles, M^{me} Sauvin-Thury, doctoresse à Nyon, nous a rapporté ce qui suit : « Notre père avait l'art d'intéresser ses enfants à tous les problèmes, comme à tous les domaines qu'il affectionnait. Il leur communiquait son enthousiasme pour les beautés de la nature et leur inculquait son besoin d'en saisir les mystères. Sa bonté, sa patience paraissaient sans limites. Il ne grondait jamais ses enfants, mais sa tristesse devant nos sottises avait le pouvoir de les assagir. L'attachement respectueux qu'il portait à son père et la vénération qu'il avait pour sa mère, il les reportait tout naturellement sur son prochain, ainsi que sur le monde des animaux et des plantes. Comme l'entomologiste Fabre, dont il connaissait toute l'œuvre, « il voyait Dieu ».

Une année après son mariage, alors qu'il avait déjà derrière lui la construction des funiculaires du Bürgenstock et du Stanserhorn, René Thury, pressentant l'avenir réservé à la transmission électrique de l'énergie à grande distance, réalisa en 1890 le couplage en série des dynamos et de moteurs à courant continu. Ce système « *Série* » à *courant continu* à intensité constante est son œuvre magistrale. Tous les problèmes soulevés par cette application furent résolus. Pour le réglage notamment, Thury met

au point un «*régulateur à dé clic*», qui est resté — même de nos jours — une merveille de petite mécanique. Pour le désigner, on dit encore couramment «un Thury». Avec la générosité et le désintéressement qui lui étaient propres, il fit cadeau de cette invention remarquable à son ancien patron et ami, M. Hermann Cuénod. Le régulateur fut le principal objet de fabrication des Ateliers H. Cuénod pendant près de 35 ans. Il fut repris en 1937 par les Ateliers de Sécheron S.A., où il fut construit encore pendant de longues années.

*

C'est à *partir* de 1891, avec la constitution de la C^{ie} de l'Industrie Electrique (C. I. E.), dont les ateliers s'élevaient sur l'emplacement actuel de l'entreprise Sécheron, que René *Thury va donner toute la mesure* de ses talents et réaliser des installations remarquables dans le domaine de la traction électrique, des machines rotatives et du transport d'énergie à grande distance. Mais c'était un chef peu banal et très peu protocolaire: «Que de fois», écrit le professeur E. Juillard, «ne l'a-t-on pas vu, ayant abandonné le crayon et la table à dessin, couché sous une locomotive, ou caché derrière un tableau, en train de réparer un joint qui perdait, de ressouder des connexions ou de refaire une isolation claquée. Que de fois aussi n'a-t-il pas lui-même, dans son atelier de Florissant, réalisé matériellement, de ses propres mains, le premier prototype de l'appareil ou du dispositif qu'il avait imaginé. Dans ces moments-là, passionné de mécanique, il en oubliait et l'heure des repas et la marche toujours plus avancée de la nuit.»

Chaque fois qu'il en avait le temps, et probablement l'envie, il se plaisait à faire la tournée des ateliers. Comme les ouvriers adoraient «le papa Thury», ils saisissaient tous les prétextes pour l'arrêter au passage et lui poser des questions, auxquelles il répondait avec une bonne volonté, dont certains abusaient quelquefois. Il préférait l'atmosphère de l'usine à celle des bureaux, où il passait le moins de temps possible. Les machines qu'il construisait étaient rarement bon marché. Ce qui l'intéressait avant tout, c'est qu'elles marchent bien et lui fassent plaisir. Tout en appréciant hautement les mérites de Thury, les dirigeants de l'entreprise auraient peut-être souhaité un chef ayant une conception plus stricte et commerciale des affaires. Mais il était difficile d'attendre de lui les vertus d'un chef comptable helvétique ou d'un manager américain.

*

Grâce aux efforts accomplis par la C.I.E. pendant des années, sous l'impulsion de Thury, on assiste, vers la fin du siècle dernier, à une véritable *floraison de tramways* et de *chemins de fer électriques* à travers la Suisse et l'Europe, depuis le chemin de fer à crémaillère du Salève (1892) et le premier chemin de fer électrique à voie normale Orbe—Chavornay (1894), aux lignes de tramways suisses et étrangères: Genève (1894), La Chaux-de-Fonds et Lausanne (1896), San Sébastien (1897), Graz (Autriche, 1898), Grenoble—Chapareillan, 45 km de long, exploitée suivant le système à trois fils, avec une tension de 1200 V entre fils (réalisée vers 1899), Sopron (Hongrie) et Tver-Kalinin (Russie, 1900), sans oublier la livraison, la même année, du matériel des chemins de fer Aigle—Leysin et Bex—Gryon—Villars. A ce propos, on raconte que René Thury allait fréquemment visiter la centrale de l'Avançon et attendait en général le dernier moment pour en repartir. Il devait encore dévaler un kilomètre au fond des gorges pour rejoindre la station, où il pouvait prendre au passage le train qui descendait de Gryon. Plus d'une fois, le chef de l'usine a coupé le courant de la ligne pour retenir le convoi à Bévieux et permettre ainsi à Thury d'arriver à temps à Bex et de rentrer le même soir à Genève.

Mais ces épisodes pittoresques n'empêchaient pas cet ingénieur de pousser activement l'installation des transports d'énergie à grande distance: par exemple, St-Maurice—Lausanne (1898). — Un autre domaine captivait également ce chercheur infatigable: l'utilisation de l'énergie électrique pour l'alimentation des fours à carbure de calcium ou à acier. Avec son ami Héroult, le métallurgiste bien connu, il mit au point le réglage automatique du four électrique, par déplacement des électrodes, de façon à conserver toujours à l'arc la même puissance. Une grande partie du succès de l'électrométallurgie par le four électrique revient à Thury.

*

1903 marque une nouvelle étape dans la carrière de l'inventeur, comme dans le développement de la C.I.E.M.: celle de la *grande traction électrique*. La Maison livre en effet les premières locomotives du monde alimentées par courant continu à haute tension pour le chemin de fer St-Georges au bassin houiller de La Mure, en France. Avec sa fraîcheur d'impression habituelle, Thury raconte: « La première fois que j'ai manœuvré une forte

locomotive attelée à un train lourd, j'avoue que j'ai éprouvé une violente, mais fort agréable émotion. Le monstre obéissait avec une telle docilité que je ne pouvais en retenir ma surprise, bien que tout eût été prévu. L'électricité est une merveille quand on pense à tous les services qu'on lui demande et à toutes les transformations qu'elle vous apporte!»

Bien qu'ardent défenseur du courant continu, René Thury n'a nullement négligé pour autant la technique du courant alternatif, qui venait d'éclore.

En 1904, le monde vivait encore dans l'heureuse illusion d'une sécurité et d'une prospérité continues. A cette époque, Thury entreprend à Sécheron des essais approfondis des courants à très haute tension, par suite des projets que l'on était en train d'établir de différents côtés pour transmettre l'énergie à des distances atteignant jusqu'à 400 km et la tension d'essai fut fixée à 70.000 volts. Les résultats enregistrés au cours de ces essais engagèrent la Société grenobloise de Force et Lumière à confier à la C. I. E. M. l'installation d'un important transport de force du système « Série » mis en service en 1905, sur une distance de 180 km, entre l'usine de Moûtiers et Lyon. Ces travaux constituent une des plus belles réussites de la C.I.E.M., qui parvint, au cours des années suivantes, à augmenter progressivement la puissance à transmettre dans des proportions jusqu'alors inimaginables. Pour René Thury, ce fut là son chant du cygne à Sécheron.

*

Par suite des changements intervenus dans l'organisation de la Cie, dont il avait été l'âme et le cerveau pendant tant d'années, Thury se décide, en 1910, à prendre sa *retraite*. Est-il besoin d'ajouter que pour lui, prendre sa retraite, à 50 ans, ne pouvait signifier inaction, mais devait marquer un nouveau point de départ. Que de fois il sera appelé en consultation au chevet d'une machine qui ne marchait pas, par de grands ingénieurs en train de s'arracher les cheveux. Après un examen approfondi de la machine, il disait de sa voix douce et déférente, avec un brin de malice dans le regard: « Oh, mais je vois ce que c'est! » En quelques mots, il indiquait la solution, qui s'imposait par son caractère de simplicité et d'évidence.

Plus alerte et disponible que jamais, il s'établit comme *ingénieur-conseil* et met son expérience au service de différentes maisons, notamment la

Société Alsacienne de constructions mécaniques à Belfort et Dick, Kerr & Co. Ltd. à Preston (Angleterre). Il travaillait sans relâche dans son atelier particulier de Florissant à ses appareils de réglage, comme à ses rapports d'expertise et à la construction de fours à métaux. Ses lettres dénotent le même allant, la même faculté d'observation, le même humour aussi que les premiers messages adressés, trente ans auparavant, par le jeune ouvrier-monteur, de Menlo Park, aux membres de sa famille en Suisse.

C'est ainsi qu'il écrit de Preston à son ami Jean Schmutz, en avril 1911 : « Pour ma part, je suis très heureux ici et travaille gaiement bien plus que mes journées normales, plus pour le plaisir qu'autrement. Il ne me manque que mon mauvais petit brin de femme et ma smala pour que je sois l'homme le plus heureux du monde. Et ceci, grâce surtout aux excellents collègues que j'ai la chance d'avoir ici. Personne ne songe à tirer dans les jambes de son prochain et tout le monde est gai et travaille toujours gaiement, sous les ordres d'un bon vieux directeur, excellent homme aimant bien égayer les repas par de drôles d'histoires. A midi, c'est lui qui découpe la viande et sert chacun. On vit en famille et c'est délicieux. »

Après cette évocation d'une « Old England » en voie de disparition, il écrit malicieusement : « Nous marchons de temps en temps avec la terre comme retour (du courant), mais seulement pour la blague, histoire d'amuser les directeurs. Ça va du reste on ne peut mieux ; la perte est insignifiante (109 volts à 100 ampères) et l'on passe du câble à la terre et vice-versa, en plein service, par simple jeu d'un commutateur, sans qu'on constate quoi que ce soit, sinon une petite baisse de voltage de la génératrice. »

*

Au cours de cette nouvelle étape de sa vie, René Thury construit, à la demande et avec la collaboration de la Société Alsacienne, des *régulateurs de vitesse* qui maintiennent la vitesse des groupes à haute fréquence à ± 1 pour 1.000 ; il envisageait même de les porter à ± 1 pour 10.000. Il convient de signaler également la construction des alternateurs dits à fer tournant, dans lesquels aucun bobinage, ni inducteur, ni induit n'était mobile ; en outre, les alternateurs dits à haute fréquence jusqu'à 1.000 kW à 40.000 périodes par seconde, construits et installés par la Société Alsacienne à la grande station de Ste-Assise près Paris ; par ailleurs, l'application du four

à haute fréquence pour la fusion de métaux précieux, de même que les études relatives à la fusion du fer électrolytique dans le vide, etc. En présence d'une pareille activité au sein de la retraite, on serait tenté de dire: «Il y a un grain de génie chez René Thury. On n'en fera jamais le tour!»

Les années passent, au même rythme de travail intense et de création continue. Au soir de la vie de Thury, les lumières et les ombres s'allongent. Au mois de juin 1927, sa femme est victime d'un terrible accident d'automobile, dont elle faillit mourir. Le mari donne son sang pour une transfusion urgente. Leur fils unique, seul garçon après cinq filles, meurt quelques mois plus tard des suites indirectes de cet accident. Jamais les Thury n'ont laissé échapper un seul mot de plainte ou d'amertume à l'égard de l'automobiliste responsable, un neveu du meilleur ami de l'inventeur. Au contraire, les liens entre les deux familles se sont encore resserrés. Lorsque le juge reprocha à l'automobiliste son excès de vitesse, René Thury lui fit remarquer que si le jeune homme avait roulé plus vite les deux voitures ne seraient pas entrées en collision! A ce trait, on reconnaît la bienveillance innée de l'homme uniquement préoccupé d'alléger la peine infligée à l'automobiliste.

Trois ans plus tard, alors qu'il était occupé à tailler ses rosiers, il avait, pour atteindre le centre de la plante, rabattu et maintenu sous son pied un des gros jets extérieurs hérissé d'épines; quelqu'un se présente au portail du jardin. Thury se porte à sa rencontre. Aussitôt la branche se redresse comme un ressort et vient lui percer le cristallin et la rétine de l'œil droit. Après avoir tenté de conserver cet œil au prix de terribles souffrances, que Thury a supportées stoïquement, il fallut se résoudre à en faire l'ablation et le remplacer par un œil en verre. Lorsque sa femme mourut du tétanos, en 1934, les siens craignirent que leur père ne put survivre à sa compagne bien-aimée. Mais l'apaisement se fit peu à peu et il puisa dans le travail un nouveau courage.

*

La fin de ce pionnier fut paisible et sereine, digne en tous points de sa vie intense et rayonnante. Il avait pensé à tout, aussi bien à son groupe de moteurs qui tournait dans le pavillon du jardin qu'à ses enfants et à ses amis. Une paix surnaturelle l'enveloppait. Le 23 avril 1938, il s'éteignit dans le calme et la confiance de son âme religieuse.

Avec le recul des années, on saisit toujours mieux ce que la S.A. des Ateliers de Sécheron et la Suisse doivent à ce saint du travail, toujours à l'avant-garde des recherches et des réalisations scientifiques, qui auraient fait la gloire d'une pléiade d'ingénieurs et d'inventeurs. Par sa qualité de vie et la richesse de son œuvre, il a largement contribué à faire aimer, connaître et estimer notre pays au près et au loin.

MAURICE GUIGOZ

1868—1919

Parmi les différentes figures de pionniers qui ont contribué à jeter les bases de la prospérité générale dont jouit notre pays, Maurice Guigoz occupe une place à part. Ce Valaisan imaginatif et entreprenant, établi en pays fribourgeois, où il a fait lever une industrie nouvelle, séduit d'emblée par la chaleur communicative de sa personnalité. Moins technicien que commerçant, cet industriel avait le don d'attirer les affaires et d'inspirer confiance. Sans être ce que l'on appelle un inventeur au sens propre du terme, il a eu le mérite et l'intelligence de choisir et de perfectionner un produit, le lait en poudre sucré, qui a fait le tour du monde.

Issu d'une race de montagnards-artisans, courageux et pratiques, sans autre préparation que l'école primaire, ce Bagnard représente par son sens de l'avenir et son énergie créatrice l'éveil du Valais séculaire en face de l'industrie moderne, qui révolutionne ses plus hautes vallées, ainsi que ses plaines fertiles au visage déjà provençal.

Jusqu'il y a peu de temps encore, les Guigoz, dont le nom de famille a d'ailleurs varié au cours des siècles et se retrouve en divers endroits du Valais et des contrées avoisinantes, ont mené l'existence besogneuse et rude des Bagnards, comme les habitants de la Vallée de Bagnes s'appellent eux-mêmes, avec une pointe de défi. Suivant le rythme des saisons et les maigres ressources naturelles de ce pays fermé, ils cultivaient leurs champs autour du village, gagnaient en mai/juin les mayens situés à mi-hauteur de la montagne, en attendant de monter avec le bétail à l'alpage, où ils passaient l'été et redescendaient à l'automne dans la Vallée du Rhône, pour les vendanges, du côté de Fully, avant l'arrivée du grand silence de l'hiver à la montagne.

Cette vie nomade et communautaire, souvent troublée par des procès ou des luttes politiques, a formé des caractères indépendants et frondeurs. Elle explique dans une certaine mesure, avec la pauvreté du sol et le désir

d'évasion, le mouvement d'émigration individuelle que l'on a observé de tout temps chez les Bagnards. Soit dit en passant, les habitants de la vallée ont fourni au Valais un fort contingent d'instituteurs et de notaires.

En vrais Bagnards, les Guigoz forment une famille riche en contrastes. Un certain Pierre Guigoz, maître maçon de son état, a construit en 1520 l'église paroissiale du Châble, dont le clocher polygonal en pierre domine la vallée. Mais l'esprit familial est très marqué chez les Guigoz.

C'est là-haut, en amont du Châble, que Maurice Guigoz a vu le jour, le 3 juillet 1868, dans le hameau de *Champsec*, au nom symbolique et expressif. Il a partagé les travaux et les jeux de ses petits camarades dans le pittoresque dédale des mazots gris, noirs ou bruns et des granges sur-élevées. Ces chalets se serrent entre eux au soleil, parmi les maigres vergers, au bord de la Dranse. Les eaux rapides du torrent emportent au loin l'image des champs de seigle et des prés étagés aux flancs des montagnes qui ferment l'horizon.

Quel avenir attendait le jeune montagnard éveillé et dégourdi, dont le père, enlevé de bonne heure à l'affection des siens, avait exercé dans la contrée ses dons innés de vétérinaire? Serait-il agriculteur comme son frère aîné Benjamin? Ou caressait-il, peut-être, comme d'autres Bagnards, le secret espoir d'apprendre un métier artisanal et de voir du pays? Tant qu'il était à l'école, qu'il a fréquentée jusqu'à l'âge de 15 ans et dont il a tiré un parti remarquable, il ne s'en est ouvert à personne, pas même à ses sœurs Euphrosine, Honorine et Adèle. Mais un jour qu'il traversait le hameau, en tirant sur le licol de sa chèvre préférée, un mot révélateur lui échappe. Ayant invité deux fillettes à monter en croupe de l'animal, il déclare à l'une d'elles, pour vaincre ses hésitations: «Tu sais, quand je serai horloger, je te donnerai une montre!» Voilà le grand mot lâché. Mais soudain, le futur horloger pâlit, car sa chèvre venait de s'effondrer en râlant à ses pieds, les reins cassés par le poids des fillettes, qui s'enfuient avec épouvante.

A peine sorti de l'école primaire, le jeune orphelin de père et de mère informe son frère de sa résolution. L'aîné refuse net: «Tu seras paysan, comme nous autres!» Sans se laisser intimider par cette opposition, le cadet tient bon et finit par obtenir la réunion d'un conseil de famille, au cours duquel un vieil oncle soutient son neveu. L'autorisation est accordée à Maurice de faire un apprentissage d'horlogerie, à la condition qu'il trouve par lui-même un patron disposé à l'accepter comme apprenti.

A force de démarches, notre Bagnard déniché son futur patron horloger à *Donneloye*, un village du Gros de Vaud, proche de la Mentue, qui se jette dans le lac de Neuchâtel, près d'Yvonand. Deux ou trois ans se passent. Le patron s'intéresse à cet apprenti valaisan, éveillé et tenace. Une fois son stage terminé, Maurice Guigoz s'apprête à regagner la Vallée de Bagnes pour y ouvrir une boutique d'horlogerie au Châble. Comme le jeune homme était alors à peu près sans ressources personnelles, son patron lui remet un choix de montres à vendre, en lui disant: « Tu me rembourseras quand tu pourras! » Il n'aurait pas demandé mieux, paraît-il, que de lui donner également sa fille en mariage. Mais Guigoz, trop jeune encore pour songer à se mettre en ménage, préférerait les Valaisannes. La route de l'avenir s'ouvrait devant lui. Il avait hâte de s'y aventurer.

Le voilà donc installé pour un temps au *Châble*, où il s'ingénie à vendre et réparer des montres, un article encore peu connu et rarement demandé dans la vallée de Bagnes, car la marche du soleil et les sonneries de cloches suffisaient à régler le cours des travaux agricoles et ménagers. Lors de ses allées et venues dans ce coin de pays perdu, Maurice Guigoz se rend bientôt compte que son champ d'activité y est limité et trop peu rémunérateur pour nourrir son homme.

*

Pour la seconde fois, il quitte la vallée natale et va s'établir à *Monthey*, au débouché de la vallée de la Vièze, sur la rive gauche du Rhône, à peu près en face de Bex. Cette petite ville valaisanne d'aspect méridional compte quelques belles demeures ombragées de châtaigniers; elle a vu naître et se succéder une série d'industries régionales, comme celles du verre, du sucre et du ciment. Guigoz y crée une modeste fabrique de pendules, dont le cadran blanc émaillé porte son nom en lettres noires: « Maurice Guigoz à Monthey ». Après avoir installé et formé deux ou trois ouvriers horlogers, il reprend le large. Au mouvement lent du balancier dans son étroite gaine en bois, il préfère de beaucoup l'animation des routes, le hasard des rencontres. Il aime surtout à visiter les foires, durant lesquelles il s'installe, suivant la coutume, devant une table dans un bistrot, en attendant les clients; ceux-ci prennent plaisir à le consulter et à s'entretenir avec ce commerçant, qui n'a pas de peine à obtenir des commandes.

Maurice Guigoz n'avait que 21 ans lorsqu'il épouse, en 1889, *M^{lle} Marie Morend*. Une femme de tête, aussi entreprenante et débrouillarde que son

mari. Ces Morend étaient également originaires de la vallée de Bagnes, où leurs tombes familiales s'élèvent parmi celles des notables du Châble. Le jeune couple fait l'acquisition de l'hôtel du Grand-Combin, à *Fionnay*, que Madame Guigoz ne tarde pas à diriger, de main de maître; elle assied la réputation de cette maison de premier ordre, en s'assurant les services d'un chef de cuisine français.

La beauté du pays, la chute d'une cascade artificielle de 300 m de haut et le charme du lac, également artificiel, donnaient à cette station de montagne, lancée vers 1890, de sérieux atouts. Hélas, tout ce décor a presque entièrement disparu aujourd'hui, depuis l'entrée en scène du barrage du Mauvoisin, en amont de la vallée! Non contente de diriger l'hôtel du Grand-Combin en été, Madame Guigoz y ajoute bientôt la direction de l'Hôtel des Crêtes, à *Clarens*, pendant l'hiver. C'est là que l'écrivain et penseur genevois Henri-Frédéric Amiel avait consacré, trente ans plus tôt, quelques-unes des pages les plus pénétrantes et subtiles de son « Journal intime » à la baie de Clarens.

Toujours est-il que Maurice Guigoz demeure douze ou treize ans à Monthey. Il y circule sur la première bicyclette qui ait fait son apparition au Valais, car il est possédé par le démon de la nouveauté.

*

Mais il était écrit que Guigoz ne se fixerait nulle part définitivement avant d'avoir découvert et mis au point l'invention, à laquelle son nom est resté attaché. De Monthey, il émigre à *Montreux*. La beauté du paysage et la douceur du climat l'enchantent. Il était de ces hommes actifs et expérimentés auxquels les affaires s'offrent pour ainsi dire toutes seules, comme la limaille de fer à l'aimant. C'est ainsi que de nouveaux articles viennent prendre place dans le magasin qu'il ouvre à Montreux: notamment un modèle de machine à coudre, qu'il baptise « La Silencieuse », ainsi qu'une nouvelle marque de bicyclette qu'il lance sous le nom de « La Perfectionnée ». En revanche, il se montre plus réservé à l'égard d'une autre proposition: celle d'un café décaféiné. Jugeant qu'un produit aussi nouveau et peu connu du public exigerait un effort publicitaire trop onéreux pour lui, il laisse finalement tomber cette affaire. Par ailleurs, il trouve encore moyen de s'intéresser à la question de l'essence, dont il cherche à réduire le poids. « Il y a une force là-dedans, disait-il. Cela ne peut pas ne pas être



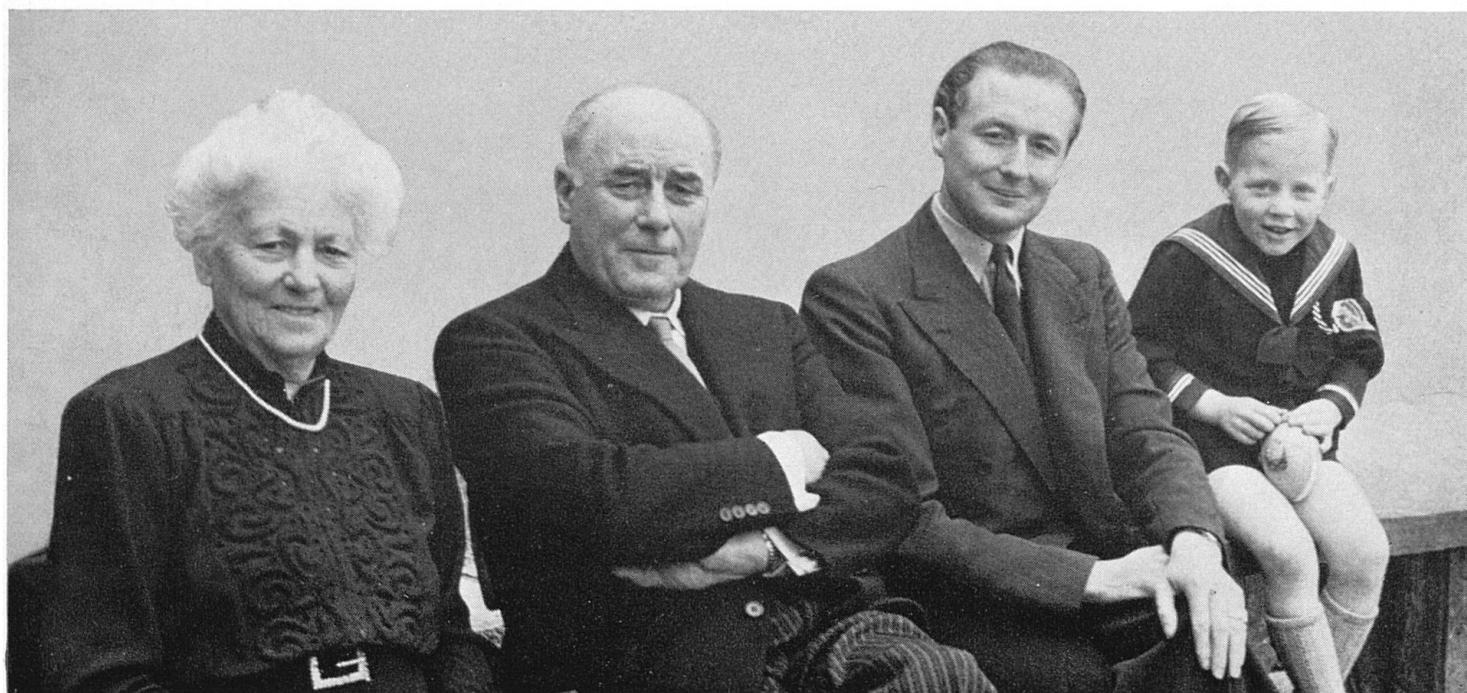
M^r Guigoz

Maurice Guigoz
1868—1919



Maurice Guigoz, devant son magasin de Monthey, au temps où l'usage de la bicyclette était encore exceptionnel...

Quatre générations: M^{me} Maurice Guigoz, veuve du fondateur; M. Louis Guigoz, son fils, actuellement administrateur-délégué; M. Maurice Guigoz, petit-fils de celui dont il porte le nom, aujourd'hui directeur général de l'entreprise, et son neveu Louly Guigoz, aîné de la quatrième génération — photographiés en 1947 lors d'une fête de famille





L'usine de Vuadens, peu après sa construction en 1915

L'hôtel du Grand-Combin, à Fionnay (Valais), que dirigea durant quarante ans Madame Maurice Guigoz





La première affiche recommandant l'usage du lait Guigoz pour les enfants

une bonne affaire!» Les essais se faisaient à Lausanne, avec une motocyclette, qui partait de la gare pour aller à la Caserne de la Pontaise, en roulant aussi vite que possible. Malheureusement, cette opération se traduisait, en se renouvelant, par une série de contraventions; il fallut arrêter bientôt ces recherches, faute de fonds.

C'est à peu près à la même époque que l'on offre à Maurice Guigoz de reprendre une fabrique de produits lactés à *Châtel-St-Denis* sur Vevey. A en juger par l'en-tête du papier commercial de l'entreprise, il paraissait s'agir là d'une usine très moderne, dont les bâtiments s'allongeaient sous le regard des Alpes fribourgeoises, le long d'une chaussée sillonnée de tramways. Cette vignette faisait sans doute honneur à l'imagination de l'artiste; mais elle ne présentait qu'un rapport très lointain avec la réalité. En fait, la «Fabrique suisse de produits au lait des Alpes fribourgeoises (Gruyère et Veveyse)» ne possédait qu'un très modeste local installé à Châtel-St-Denis, dans l'enceinte d'une scierie!

Sans entrer ici dans le détail de cette affaire, il suffira, pensons-nous, de rappeler ce qui suit: le procédé spécial de fabrication de produits lactés inventé par un ingénieur belge, M. Maurice Denayer, à Bruxelles, sur la base d'un brevet déposé en 1899 en Suisse, avait passé, deux ans plus tard, entre les mains d'un industriel de Nimègue, M. Wilhelm Hildesheim, qui le revend, en 1904, à un homme d'affaires fribourgeois; celui-ci possédait une scierie à Châtel-St-Denis. En octobre 1904, une société en nom collectif, dont le siège est fixé à Châtel-St-Denis, est constituée pour fabriquer du lait en poudre selon le procédé Denayer.

L'idée du lait en poudre était alors dans l'air. Plusieurs spécialistes étrangers s'étaient déjà attaqués à ce nouvel article, mais sans arriver à résoudre les différents éléments du problème. En Suisse même, deux fabriques, la «Swiss Dry Milk Co.», lancée avec des capitaux anglais à Glockenthal, près de Thoune, ainsi que l'ancienne fabrique de chocolat au lait Klaus à Morteaux/Le Locle, pour ses propres besoins, s'étaient engagées dans cette voie nouvelle et difficile, en 1904 également. La Société de Châtel-St-Denis avait réussi à fabriquer du lait en poudre sucré, en partant du procédé Denayer, qui était antérieur aux autres procédés de dessiccation employés à cette époque (dessiccation sur cylindres et dessiccation Spray, par vaporisation); mais le produit ainsi obtenu se conservait mal.

Si attiré qu'il fût par la nouveauté, Maurice Guigoz hésitait à accepter cette proposition. Il avait beau se dire que le lait en poudre sucré mar-

quait un progrès sur le lait condensé et constituait un pas de plus vers l'avenir; les conditions dans lesquelles cette affaire se présentait n'étaient guère encourageantes. En fait, la Société de Châtel-St-Denis végétait, car elle n'arrivait pas à fabriquer son lait en poudre sur une base scientifique et industrielle satisfaisante. Par ailleurs, les chances de succès paraissaient plutôt minces pour un ancien horloger, plus commerçant que technicien et dont les moyens financiers auraient été problématiques sans la possibilité de prendre des hypothèques sur l'hôtel de Fionnay. Mais les difficultés, loin de l'arrêter, stimulaient son énergie et aiguisaient son esprit d'invention. Son optimisme commercial et la foi dans sa bonne étoile devaient finalement l'emporter.

*

Au mois d'avril 1908, Guigoz se décide à racheter l'affaire de Châtel-St-Denis et reprend le chimiste de l'entreprise par dessus le marché; mais il ne tarde pas à renoncer aux services de ce spécialiste, en se rendant compte qu'il n'y avait pas grand chose à en tirer. La raison sociale de la nouvelle société est « *Fabrique suisse de Produits au lait, Châtel-St-Denis* ». Comme marque du produit, Guigoz conserve le nom de « *Crémo, lait suisse en Poudre* ». Par suite toutefois de l'opposition d'un ressortissant hellénique, la marque Crémo sera abandonnée et remplacée, sept ans plus tard, peu après la constitution de l'entreprise en société anonyme (décembre 1914), par celle de « *Lait Guigoz* », qui avait l'avantage d'associer le nom de famille du fondateur à celui de son produit. Fait à noter, la marque de fabrique était le « toupin », c'est-à-dire la cloche de vache fribourgeoise, qui a été récemment stylisée.

Sitôt entré en possession de la fabrique à Châtel-St-Denis, Maurice Guigoz reprend à fond l'étude du problème de la fabrication du lait en poudre, car plusieurs points, essentiels, de la question n'avaient pas encore été tirés au clair. Il s'agissait d'une part de fabriquer le produit en quantités industrielles et d'autre part de déterminer les répercussions que la dessiccation exerçait sur l'équilibre, la valeur alimentaire et les éléments vivants du lait. Le grand mérite de Guigoz fut d'arriver à résoudre le problème dans son ensemble, en tenant compte de ses deux aspects fondamentaux, et de mettre au point un procédé auquel son nom demeure attaché. Alors qu'avant lui les différents brevets utilisés exigeaient tous l'emploi de tem-

pératures égales ou supérieures à 100 degrés, il est parvenu à fabriquer le lait en poudre en quantités industrielles, sans dépasser une température de 50°. Ce procédé assurait au lait des qualités physique et biologiques, qui détermineront son succès dans l'alimentation des nourrissons les plus délicats. Par là, il a prouvé qu'il avait l'*âme* et l'*éttoffe* d'un véritable *pionnier*, dont l'œuvre exercera une influence manifeste sur la médecine des enfants.

Lorsque l'on connaît les conditions primitives dans lesquelles Maurice Guigoz devait travailler avec une installation rudimentaire, sans aucune documentation sérieuse à sa disposition, on demeure confondu par les résultats obtenus, d'autant plus qu'il ne possédait pas d'autre préparation intellectuelle que l'instruction reçue à l'école primaire du Châble au Valais. Dans sa petite fabrique de Châtel-St-Denis, il était seul sur la brèche, avec deux ouvriers seulement pour commencer, ainsi que son fils *Louis*, le futur administrateur-délégué de la Société Guigoz à Vuadens, alors âgé de 18 ans. Son père l'avait rappelé d'Angleterre, où le jeune homme, bien préparé à l'Institut Schmidt à St-Gall, était en train de faire ses premières armes dans la vie pratique. A cet égard, il allait être servi, car tout était à faire à Châtel-St-Denis, tant pour organiser l'achat du lait dans la contrée que pour vendre le lait en poudre et les sous-produits de la fabrication (beurre, fromage).

Ce fut une chance pour les Guigoz que leur entreprise ait pu poursuivre ses efforts en silence et s'organiser tranquillement, en s'assurant ainsi une avance de plusieurs années.

*

Au cours de ses déplacements, au près et au loin, Maurice Guigoz a noué de précieuses relations et de solides amitiés. C'est ainsi, par exemple, qu'il a vu s'ouvrir au Mont-Pélerin, sur Vevey, les premières portes du royaume de la diététique. Le docteur Zbinden a été le premier médecin à utiliser le lait en poudre pour réalimenter les grands nerveux atteints d'insomnie qu'il traitait dans sa clinique. L'un d'eux, un ancien conseiller d'Etat genevois, depuis longtemps malade de l'estomac, fut si enchanté des résultats de sa cure qu'il proposa de mettre Guigoz en rapport avec un homme d'affaires de Genève, appelé plus tard à présider la fabrique de produits lactés à Vuadens. En 1909, un des assistants du docteur Zbinden, le Dr Przywiei-

czerski, publiait à Lausanne la première thèse universitaire consacrée à l'emploi du lait en poudre dans le traitement des gastro-entérites muco-membraneuses.

Malgré ces premiers succès d'estime récoltés en matière diététique, Maurice Guigoz avait besoin, pour tourner, d'autres débouchés encore, plus rémunérateurs. Sa première place d'exportation fut Tanger, dans la zone espagnole du Maroc, où le lait Guigoz, expédié en poudre dans des fûts, était «reconstitué» à l'eau d'Evian. En 1913, ces produits prennent le chemin des Indes anglaises. Toujours ingénieux et pratique, le chef de la jeune entreprise avait imaginé une nouvelle méthode d'emballage des boîtes sous vide pour les conserves de lait. Sans être encore très substantiels, les premiers bénéfices de la fabrique de Châtel-St-Denis paraissent avoir été suffisants tout au moins pour tourner le cap des premières années, moyennant, il est vrai, des économies draconiennes dans tous les domaines, au point que le fils du patron montait alors chaque jour à bicyclette de Montreux à Châtel-St-Denis pour éviter les frais d'un abonnement de chemin de fer, sans redouter une différence d'altitude de plus de 410 mètres!

En lui-même, le choix de Châtel-St-Denis était avantageux. Ce bassin de ravitaillement en lait était relié, depuis 1905, par chemin de fer, avec les centres hôteliers de Vevey/Montreux et de Lausanne. Les autorités et la population locales regardaient d'un œil favorable l'établissement d'une industrie nouvelle dans leur contrée, mettant même un nouveau terrain à la disposition de l'entreprise. Mais Maurice Guigoz, qui voyait courir le vent, s'était rendu compte qu'en restant à Châtel-St-Denis, il était en compétition, pour l'approvisionnement en lait frais, avec une concurrente, qu'il convenait de ménager. Aussi prend-il la décision, malgré la consternation des habitants, de changer de terrain.

*

Son idée était d'aller s'établir en Gruyère, cette région réputée pour la qualité de son lait. Guigoz s'en va frapper à la porte du village de *Vuadens*, qui s'allonge nonchalamment sur le Plateau en contemplant la fresque des Alpes fribourgeoises. Le cadre est idéal. Les possibilités de ravitaillement en lait frais s'y présentent dans de bonnes conditions. En

raison peut-être de la proximité de Bulle, le chef-lieu économique du pays gruyérien, les autorités de Vuadens se montrent compréhensives et accueillantes. Leur réponse est affirmative. Certes, il y avait bien quelques ombres au tableau; mais le soleil lui-même a des taches! Le village de Vuadens possède deux gares, Vuadens-Nord et Vuadens-Sud, ainsi que deux lignes de chemin de fer. Les transbordements entre la ligne à voie normale et la ligne à voie étroite, aujourd'hui réunies sous la direction de l'Etat, présentaient certaines complications. Mais Guigoz ne se laisse pas arrêter pour si peu. Il achète sans hésiter le terrain mis à sa disposition pour la future fabrique de lait en poudre, en bordure de l'une des deux lignes de chemin de fer.

Le moment était venu pour lui d'agrandir son entreprise et de se procurer de nouvelles ressources financières. Bien qu'il fût alors moins facile qu'aujourd'hui de constituer une société anonyme, d'autant plus que la première guerre mondiale avait déjà éclaté, la nouvelle société est créée, le 10 décembre 1914, à Genève, sous la raison sociale «*Fabrique suisse des produits au lait Guigoz S.A. Vuadens*». Le conseil d'administration comprenait un arbitre de commerce (M. Charles Guerchet, président) et un comptable (M. Henri Badel) genevois, un ingénieur vaudois (M. J.-E. Kiefer), un juge neuchâtelois (M. Ed. Berthoud), ainsi qu'un industriel valaisan établi en pays fribourgeois (Maurice Guigoz, administrateur-délégué). Impossible de faire mieux au point de vue de la représentation des différentes régions de la Suisse romande.

Les débuts de la fabrique furent difficiles, et cela pour trois raisons: l'insuffisance des moyens financiers tout d'abord ne permettait pas de faire un effort publicitaire assez efficace pour lancer comme il aurait fallu le lait en poudre Guigoz, qui se vendait en gros, à côté de certains produits accessoires; en outre, le fait que pendant les années de guerre la matière première, c'est-à-dire le lait frais, se faisait rare; par ailleurs, le contingent accordé à la nouvelle venue était faible. Mais Guigoz se démène. Comme les producteurs de lait n'étaient pas encore bien organisés, il parvient à acheter certaines laiteries villageoises.

Une autre innovation, personnelle, de Maurice Guigoz, c'est la construction, unique en son genre, d'une porcherie à deux étages à Vuadens, pour doubler le nombre des pensionnaires et des consommateurs des déchets de la fabrique. Il mène rondement son monde et ses affaires, car en ce temps-là, où les ouvriers étaient en général payés assez modestement, le

patron devait être capable de s'imposer par son ascendant personnel et ses connaissances professionnelles.

*

Comme les pères de famille de sa génération, Maurice Guigoz était très strict en matière d'éducation. Un ordre donné devait être respecté et il ne manquait pas d'en contrôler l'exécution. Un jour qu'il avait autorisé son fils à prendre part à une petite fête avec quelques-uns de ses condisciples, il lui dit : « Tu rentreras à onze heures au plus tard. » — « Oui Papa, c'est entendu. » Malheureusement, la soirée est si gaie que le jeune Guigoz ne s'aperçoit pas de la fuite du temps. Sur le chemin du retour, il prévoit, mais un peu tard, le genre d'accueil qu'il va recevoir. Soudain, une idée folle traverse l'esprit de l'adolescent : pourquoi ne pas retarder un peu les aiguilles de sa montre ! Rasséréné par cette inspiration, qu'il met aussitôt à exécution, il allonge le pas et rentre gaillardement chez lui. Arrivé à la maison, où son père l'attendait, le jeune homme tire sa montre de sa poche et la présente pour tenter de se disculper. Sans être dupe de ce truc, Maurice Guigoz transperce son fils du regard et se contente de lui dire : « C'est très facile de tourner les aiguilles en arrière ! » Pas un mot de plus. La leçon avait porté.

Sans avoir lu « L'art d'être grand-père » de Victor Hugo, car ses affaires lui laissaient peu de loisir pour la lecture, Maurice Guigoz, devenu grand-père, commence à trouver grand plaisir à jouer avec ses petits-enfants et il ne craint pas de les gâter, contrairement à tous ses anciens principes. Un jour que son fils était en train de l'observer pendant un de ces moments de tendresse grand-paternelle, Maurice Guigoz, devinant ce qui se passait dans l'esprit de son fils, s'écria avec un accent de spontanéité désarmante : « Que veux-tu, mon cher. Autrefois, j'ai été très sévère avec toi, parce que j'avais la responsabilité de ton éducation. Aujourd'hui, la situation a changé. Si je me montre parfois trop indulgent envers mes petits-enfants, c'est toi qui portes maintenant la responsabilité de leur éducation. A toi d'agir en conséquence ! »

Peu après la fin de la première guerre mondiale, les conditions du marché se renversent. Au lieu d'une pénurie, on assiste bientôt à une pléthore de lait. Comme les autres fabriques suisses, l'usine de Vuadens se trouve aux prises avec de sérieuses difficultés d'écoulement de ses produits, sans

parler de la chute des changes, dans les pays limitrophes en particulier. Sans hésiter, le chef de la maison reprend la route. Avec son atavisme de nomade, sa nature expansive et sociable, il est là en plein dans son élément. Il voyage, il bataille, il convainc. Constamment en route, en France, en Italie, en Allemagne, sans négliger pour autant notre pays, il a traversé des moments extrêmement difficiles; durant quelque temps, il a même dû consentir à ne plus travailler que trois jours par semaine. Mais il a tenu bon. On a beau toutefois être de souche montagnarde, les forces humaines ont des limites. Depuis quelque temps déjà, Guigoz était sujet à des crises d'asthme, qui allaient en s'aggravant. Il n'en a cure, car il est actif et courageux. Soudain, par suite peut-être d'un coup de froid attrapé en voyage, dans un wagon mal chauffé, il est emporté en plein élan d'activité, le 12 décembre 1919, à l'âge de 52 ans, l'âge critique des managers.

La mort subite du fondateur de l'entreprise fut un coup dur pour la fabrique Guigoz à Vuadens, avec laquelle il s'était pleinement identifié. Sa disparition soulignait l'importance du rôle qu'il avait joué. Là où d'autres, des spécialistes, infiniment mieux préparés que lui, avaient échoué, il avait réussi à faire la trouée et tiré de rien une industrie viable. Malgré les difficultés qu'il n'a cessé de rencontrer, il n'a jamais douté de la valeur de son produit, ni de l'avenir de son entreprise. L'expérience devait justifier et consacrer la sûreté de son coup d'œil.

Un vieux proverbe valaisan déclare: «Quand la maison est prête, la mort peut entrer.» De même, pour Maurice Guigoz, la maison qu'il avait créée et édifiée était prête; la mort pouvait venir. D'autres que lui allaient poursuivre et développer l'œuvre qu'il avait commencée. La destinée intense et brève de ce pionnier, courageux et clairvoyant, était accomplie. Sa femme, d'une année plus âgée, lui a survécu vaillamment jusqu'en 1952, au milieu des siens.

Si la transition s'est effectuée sans heurt, ni solution de continuité entre le fondateur de l'entreprise et celui que l'on peut considérer en quelque sorte comme le co-fondateur — car Louis Guigoz y est entré à l'âge de 18 ans déjà — c'est que le défunt avait su créer entre ses collaborateurs et lui un climat de confiance, de collaboration et d'initiative. A une époque où la plupart des industriels suisses étaient encore assez réticents dans ce domaine, Maurice Guigoz a fondé, en 1918, une Caisse de retraite en faveur du personnel de la fabrique, dont la Maison supportait toutes les

prestations, sans opérer aucune retenue sur le salaire et le traitement des ouvriers et des employés.

Au cours de sa carrière, Guigoz s'est révélé un entraîneur de premier ordre, vis-à-vis de son fils en particulier. Entre ces deux hommes, il existait une profonde communion d'idées et de sentiments. Un jour que Louis Guigoz, tout frais émoulu de son institut commercial de St. Gall, avait exprimé le désir, à Châtel-St-Denis, de faire une tournée en Suisse pour y vendre des fromages, le père n'y fit aucune objection. « Tu as une idée, dit-il; c'est bien. Fais tes expériences. » En passant, il lui demande seulement s'il avait déjà fixé son plan de voyage et l'horaire de ses déplacements, ainsi que ses moyens de locomotion. « Ah, non. Je n'y avais pas encore pensé. — Prépare-toi, car je ne pense pas que tu puisses transporter tes fromages avec toi en train! » Il n'en fallut pas davantage pour stimuler l'esprit d'organisation du commerçant en herbe, qui rentra de son premier voyage d'affaires en ayant réussi à couvrir tout juste ses très modestes frais! Cette leçon valait certes un fromage.

Deux ans après la mort de son père, au plus fort de la crise, en 1921, Louis Guigoz sauvera l'entreprise en lui imprimant une orientation nouvelle, qui sera décisive pour son succès international: la diététique infantile. Mais il fallait auparavant convaincre le corps médical dans plusieurs pays d'Europe, et ce n'était pas facile, alors qu'à peu près tous les praticiens, en Suisse comme en France, haussaient les épaules quand on leur parlait d'alimenter les nourrissons au lait en poudre: « Si c'était si bon que cela, d'autres que vous en fabriqueraient! » Une large publicité eût été indispensable, mais les moyens manquaient pour faire la dixième ou la centième partie de l'effort nécessaire. Le départ aura lieu quand même, grâce à quelques professeurs éminents, qui voulurent bien essayer le produit, et lui ouvrir ainsi un de ses plus grands débouchés.

D'autres portes, d'autres pays s'ouvriront peu à peu: la Belgique, l'Italie, l'Afrique du Nord, l'Egypte, le Mexique, le Brésil, en attendant l'expansion organisée à l'échelle mondiale.

Cinquante ans se sont écoulés aujourd'hui depuis l'installation de la petite usine Guigoz à Châtel-St-Denis, au mois d'avril 1908. Bien des choses ont changé entre-temps. La direction de l'affaire se trouve déjà entre les mains de la troisième génération des Guigoz, alors que M. Louis Guigoz a remplacé son père, depuis bientôt quarante ans, dans les fonctions d'administrateur-délégué. La fabrique de Vuadens est devenue le centre

administratif et le laboratoire de contrôle d'un Groupe d'usines et de sociétés de vente installées en France, en Belgique, en Suisse, en Afrique du Nord, d'où les produits Guigoz rayonnent, par le canal d'une série d'agents répartis dans le monde entier. Ce qu'il y a de plus frappant peut-être dans «cette firme villageoise aux ramifications internationales», c'est qu'elle a su rester fidèle au souvenir de son fondateur et conserver, malgré son extension, le caractère d'une véritable maison, la Maison Guigoz.

Sources écrites et orales

JEAN-JACQUES MERCIER-MARCEL

Correspondance inédite, 2500 lettres environ, adressées entre 1875 et 1900 par Jean-Jacques Mercier-Marcel à son fils J.-J. Mercier-de Molin.

« Réponse à la brochure de M. G. Brélaz relative à la question des Eaux de Lausanne » par M. le Dr. H. Brunner, professeur ordinaire à l'Académie de Lausanne, Imprimerie Georges Bridel, Lausanne, 1881.

« La Revue » de Lausanne, 1885.

« Les Jean-Jacques Mercier », Conteur Vaudois, 31. 10. 1903.

« Jean-Jacques-Pierre-François Mercier, 1826—1903. Discours prononcés à ses funérailles. »

« Lausanne à travers les âges », publié par la Municipalité. Librairie Rouge, 1906.

« Lausanne, les parrains de ses rues, par un Vieux Lausannois. »

« La famille Mercier », Renens, Fleur de Lys, frères, Editeurs, 1910.

Compagnie du Chemin de fer de Lausanne-Ouchy et Eaux de Bret. Notice historique rédigée par la Cie du L.-O.

Recueil de publications diverses concernant le Lausanne-Ouchy et les Eaux de Bret, collectionnées par la Cie du L.-O.

« Chexbres », Guide édité par la Société de développement, Lausanne, Imprimerie A. Trueb & Cie, 1913.

« La distribution de l'Eau à Lausanne pendant la sécheresse de 1920 », par Pierre Th. Dufour, Dr ès sciences, ingénieur, Lausanne, Librairie Payot & Cie, 1922.

« Souvenirs d'un journaliste », par Félix Bonjour, Payot & Cie, 1931.

« Lausanne. Promenades historiques et archéologiques. » Payot & Cie, 1931, Lausanne.

« Ouchy mon Village », par Anne van Muyden-Baird, Editions Spès, Lausanne, 1943.

« Histoire du parti radical-démocratique vaudois, 1845—1945 », Ernest Dériaz, docteur ès lettres. Imprimerie Vaudoise à Lausanne, 1945.

« Station d'aération du lac de Bret », par P. Mercier, Dr ès sciences et J. Perret, ingénieur EPUL. Tirage à part du Bulletin mensuel de la Société suisse de l'Industrie et des Eaux, No 2, Année 1949.

« Le créateur de la Ficelle », par Gustave Badaud, Gazette de Lausanne, 5. 10. 1949.

« De Bellerive à Montchoisi », Gazette de Lausanne, 7. 2. 1950, par Céleste Musard.

« Cent cinquante ans d'Histoire Vaudoise 1803—1955 », publié par la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, Librairie Payot, Lausanne 1953.

« L'étrange destinée d'une maison », par Huguette Chausson, Feuille d'Avis de Lausanne, 29.7.1955.

« L'aération naturelle et artificielle des Lacs », par P. Mercier, Lausanne, Birkhäuser Verlag, Basel, 1957, Revue Suisse d'Hydrologie, Vol. XIX, Fasc. 2.

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance toute particulière à M. le Dr. ès sc. Pierre Mercier, de Lausanne, pour le précieux concours qu'il nous a prêté dans la préparation de cette étude.

PETIT TABLEAU GENEALOGIQUE

des quatre Jean-Jacques Mercier, qui se sont succédés à la tête de leur tannerie familiale:

Jean-Jacques Mercier I (1750—1827, épouse Louise-Catherine Déaux, 1750—1804);
Jean-Jacques Mercier II (1789—1866, épouse Jeanne dite Jenny Giegler, 1789—1870);
Jean-Jacques Mercier III (1826—1903, épouse Laure Marcel, 1828—1894);
Jean-Jacques Mercier IV (1859—1932, épouse Marie de Molin, 1859—1947).

GUSTAVE NAVILLE-NEHER

- «Geschichte der Aluminium-Industrie AG., Neuhausen», Band I und II, 1888—1938.
 «J. Adrien Naville.» Supplément de la «Semaine Religieuse», 25. 12. 1880.
 Zürcher Kalender, 1895, Zürich.
 Biographische Notizen über Oberst Gustave Louis Naville, 6. 11. 1929.
 Ansprache des Herrn Prof. Dr. Max Huber, Präsident der Aluminium-Industrie AG., Neuhausen, 8. 11. 1929.
 Ansprache des Herrn Nationalrat Sulzer-Schmid, Präsident des Vereins Schweiz. Maschinen-Industrieller, 8. 11. 1929.
 Allocution de M. le prof. Dr Rohn, président du Conseil de l'Ecole Polytechnique Fédérale, 8. 11. 1929.
 Message de M. Knüchel, président du Conseil de l'Eglise française de Zurich, 8. 11. 1929.
 Ansprache des Herrn Dr. Cagianut, für den Zentralverband Schweiz. Arbeitgeber-Organisationen, 8. 11. 1929.
 Allocution de M. le pasteur Aloys Gautier à la chapelle des Macchabées, à Genève, le 9. 11. 1929.
 «Un grand deuil dans l'industrie suisse et à l'Union centrale», Journal des Associations patronales, No 45, 9. 11. 1929.
 «Gustave Louis Naville (1848—1929)» — «Neue Zürcher Zeitung», No 2296, 26. 11. 1929.
 «Oberst Dr. ing. h. c. Gustave Louis Naville, 1848—1929», Sonderdruck aus der «Schweiz. Arbeitgeber-Zeitung», No 48, 30. 11. 1929.
 «Gustave Louis Naville. Sa vie, Son œuvre.» Journal des Associations patronales, No 48, 30. 11. 1929.
 «Un ingénieur suisse de grande envergure. Gustave Louis Naville (1848—1929)» par M. le prof. Rohn-Journal de Genève. 11. 9. 1929.
 «Oberst Gustave Louis Naville. 1848—1929.» Biographisches Lexikon verstorbener Schweizer.
 «Gustave Louis Naville.» Von Prof. Dr. Rohn. «Schweiz. Bauzeitung», Bd. 95. 1. 2. 1930.
 «Gustave Louis Naville (17. 10. 1848—6. 11. 1929) et Charlotte-Emma Neher (24. 12. 1885 à 29. 4. 1929).» Plaque familiale commémorative, août 1930.
 «La famille Naville», Causerie de M. Frédéric Naville, prononcée le 22 février 1931, au salon de la rue Calvin à Genève. Inédit.
 «Histoire de l'Aluminium, Métal de la Victoire» par Robert Pitavel, Edit. Publications Minières et Métallurgiques, Paris, 1946.
 «Hundert Jahre Aluminium», von Prof. Dr. Ing. von Zeerleder, Neuhausen. — «National Zeitung», Basel, Nr. 498, 28. 10. 1954.
 «Über die Verwendung von Aluminium», von Dr. H. Keller, Neuhausen a. Rhf. — «National Zeitung», Basel, Nr. 498, 28. 10. 1954.
 «Histoire d'une entreprise française» par C. G. Gignoux, Editions Hachette, Paris, 1955.
 «50 ans. Le demi-siècle de notre Association», par M. le Dr H. Haeberlin. 50^e rapport annuel de l'Association patronale suisse des constructeurs de machines et industriels en métallurgie, Zurich, 1955.
 «Wie das Aluminium in die Schweiz kam . . .» «Neue Bündner Zeitung», Chur, 9. 5. 1958.
 «La politique constructive du patronat» par Charles Kuntschen. Festschrift zum 50. Bestehen des Zentralverbandes schweiz. Arbeitgeber-Organisationen, 1908—1955, Zurich. Juni 1958.
 «Le monde au début de ce siècle», Allocution du président de l'Union centrale, M. A. Dubois — «Schweiz. Arbeitgeber-Zeitung» No 26/27, Zürich, 4. 7. 1958.

Nous tenons par ailleurs à exprimer ici notre reconnaissance aux personnes suivantes, qui ont bien voulu faciliter notre tâche par la documentation qu'elles ont mise à notre disposition et grâce aussi à leurs souvenirs personnels, à savoir:

M. Robert Naville-Vogel, industriel à Cham,
 M. Henri Detraz, ancien industriel à Vevey,
 M. Heinrich Müller, Secrétariat de l'AIAG, au siège de Zurich,
 Mme Aloys Gautier-Naville, à Genève,
 Mme Mayu-Naville, à Founex, près Genève.

RENE THURY

- René Thury: Lettres inédites, 1880/81 et 1911.
René Thury: «Transmission de force motrice à grande distance par courant continu à haute tension». Bulletin de l'A. S. E., Mars 1930.
Rudhart Paul: «René Thury», Janvier 1930.
Bernoud Alphonse: «M. René Thury, un pionnier genevois de l'industrie électrique» — «L'Illustré», Juin 1935.
Filliol Albert: «A la mémoire de René Thury, membre émérite de la Société des Arts», Novembre 1938.
Wyssling: «René Thury», Article nécrologique. Bulletin de l'A. S. E., Novembre 1938.
Meyfarth E.: «René Thury», Vie et Travail aux Ateliers de Sécheron, Juin 1944.
Schmutz Jean: «In Memoriam» — René Thury — Vie et Travail aux Ateliers de Sécheron, Mars 1948.
«Sécheron»: Album commémoratif illustré, 1948,
Pronier J.: «Souvenirs», Hommage à René Thury, Bulletin de l'A. S. E., Octobre 1949.
Juillard E.: «L'œuvre de l'ingénieur», Hommage à René Thury. Bulletin de l'A. S. E., Octobre 1949.
L'œuvre magistrale de René Thury: le système «Série». Vie et Travail aux Ateliers Sécheron, décembre 1950.
Werz H.: «Historique. Au temps où Sécheron construisait des automobiles». — Vie et Travail aux Ateliers de Sécheron. Mars 1954.
Sauvin-Thury Alice: Correspondance inédite, 1957/58.
Baehni Charles: «La sortie des premières autos entièrement construites à Genève», Tribune de Genève, 13 mars 1958.
Nous remercions vivement ici les membres de la Direction des Ateliers de Sécheron à Genève, Mme A. Sauvin-Thury à Nyon, ainsi que M. Jean Schmutz et feu M. l'ingénieur Jean Belli à Genève, qui nous ont obligeamment aidé dans la préparation de cette étude.

MAURICE GUIGOZ

- Dictionnaire historique et biographique de la Suisse.
Armorial valaisan.
«Fabrique suisse des produits au lait Guigoz, 1915—1940.»
«Entreprise» — Revue bi-mensuelle — «Une firme villageoise aux ramifications internationales», Paris, 15 avril 1955.
M. Paul André: «Histoire d'une révolution dans l'alimentation infantile». — Ouvrage en préparation, 1958.
Mme Alice Guigoz, Champsec, près du Châble.
M. Louis Guigoz, administrateur-délégué de la Fabrique Guigoz à Vuadens.
Mlle Julie Morend à Vuadens.
M. Paul André, écrivain et historien, à Chailly sur Clarens.

Nous tenons à leur exprimer ici notre profonde reconnaissance pour le précieux appui qu'ils nous ont prêté pour la préparation de cet essai.

LES PHOTOGRAPHES

Pages 17 et 20:	Robert de Greck, Lausanne
18 et 19:	De Jongh, Lausanne
21 (dessus) et 22:	P. Mercier, Lausanne
21 (dessous):	H. Fontannaz, Ouchy
40:	F. Stephan & Co., Winterthour
51:	M. Kettel, Genève

Plusieurs photos de René Thury ont été reproduites d'après l'«Illustré» (Lausanne) N° 24 du 15 juin 1933